

LEYRAC Son seul guide: son goût personnel

SUITE DE LA PAGE B 1

Tandis que la Seconde Guerre mondiale s'achève en Europe, le travail reprend à Montréal, que la Crise avait appauvri. Dans la paroisse Saint-François-Solano, une adolescente de 13 ans doit abandonner l'école pour tenir maison tandis que ses deux parents vont travailler. Avec sept frères et sœurs, les tâches ménagères ne manquent pas; elle les accomplit en écoutant Tino Rossi et Lys Gauty à la radio. L'année suivante, elle s'engage dans une usine de pièces d'avion. Pour le moment, elle s'appelle Monique Tremblay, fréquente le cinéma avec ferveur et veut devenir actrice. Elle écrit à Jeanne Maubourg; dès la première audition, l'illustre professeur d'art dramatique reconnaît ses dons. Elle conseille à son élève de prendre un nom d'artiste et l'envoie bientôt passer une audition importante: la station de radio CKAC cherche une actrice pour *Le Chant de Bernadette*, pièce qui sera radiodiffusée au *Théâtre Lux*, son émission prestigieuse.

Parfaitement inconnue, Monique, qui a choisi le nom de Leyrac, décroche le premier rôle: Bernadette Soubirous. Guy Mauffette raconte que Mme Maubourg lui avait glissé à l'oreille, tandis que Monique jouait: «Tu vois, celle-là? Elle ira loin!...» Elle ne croyait pas si bien dire.

Mais quelques émissions et radiothéâtres ne rapportent pas suffisamment; Monique doit retourner en usine. Elle n'a pas répondu aux cours de Mme Maubourg. À 16 ans, avec sa copine Denise Proulx, elle fréquente assidûment *Le Faisan Doré*, célèbre boîte de nuit où l'on chante. «*Le Faisan Doré* était immense, toujours comble. Parfois, vers deux heures du matin, ceux qui voulaient montaient spontanément sur scène; raconte-t-elle; un jour, j'y ai chanté une chanson. La chanteuse attirée étant enceinte, le propriétaire cherchait un remplaçant. Il m'a proposé d'apprendre trois chansons pour le samedi suivant.»

Impressionné par son mini-récital, il l'engage pour trois mois. Ensuite, elle tournera dans le film *Les Lumières de ma ville*, où elle chante des chansons de Pierre Petel, ses premières chansons québécoises. Elle n'a pas 21 ans quand elle décide de partir pour Paris. «J'ai rencontré là-bas une autre façon d'aborder la chanson, explique-t-elle. Jusque-là, les bonnes chansons, c'était

Trenet, Mireille, Jean Sablon. Je découvrais soudain Montand qui chantait Aragon et Prévert; Juliette Gréco, les Frères Jacques et les Compagnons de la Chanson. C'est là que j'ai commencé à comprendre le véritable rôle d'un texte dans une chanson.» Cette année-là, elle travaille partout où elle peut, fait de la radio et va même chanter au Liban grâce à l'imprésario de Piaf. Puis, elle revient au Québec.

À l'époque, il suffisait d'avoir chanté en France pour être reçu en grande pompe lorsqu'on rentrait. «Je suis donc passée en vedette, cette fois, au Faisan qui s'appelait désormais *Le Montmartre*», raconte Monique Leyrac. «Un jour, Guy Mauffette, avec qui j'avais déjà travaillé à Radio-Canada, a créé une série, Les Chansons de Baptiste et Marianne, où se mêlaient des chansons françaises et québécoises. Jacques Normand était Baptiste, et moi, Marianne. Guy sortait de ses tiroirs des chansons faites par des gens d'ici: Lionel Daunais [vous vous souvenez d'Aglaé?], Raymond Lévesque, Jacques Blanchet, qu'on chantait pendant l'émission. Je pouvais les chanter immédiatement sur la scène du Saint-Germain-des-Près, la boîte de Jacques Normand. C'est ainsi que j'ai commencé à chanter des chansons québécoises et à me bâtir un répertoire.»

Au milieu des années 50, Monique Leyrac épouse Jean Dalmain et repart en France. Elle a une fille et continue de chanter et de jouer. Lorsque le couple revient au Québec quelques années plus tard, elle se joint à l'équipe du TNM. «Dans ma tête, j'étais d'abord et toujours une comédienne, remarque-t-elle, la chanson est venue se greffer par hasard et par besoin de gagner ma vie. J'ai donc joué plusieurs années au TNM.» Elle rappelle: «On travaillait dans le bonheur. Donner la réplique à Guy Hoffmann, par exemple, c'était merveilleux! Si j'ai un regret, c'est de ne pas avoir incarné un personnage de Tchekhov, mon auteur préféré.» En 1961, toujours au TNM, Monique Leyrac interprète le rôle de Polly dans *L'Opéra de quat'sous* de Brecht et Weill. Elle y est si remarquable que Radio-Canada lui propose une émission d'une heure, théâtre, mi-chansons. «Il me fallait trouver des chansons; j'ai appelé Jean-Pierre Ferland, qui n'a pas donné suite! J'ai alors appelé Léveillé; il est venu immédiatement et m'a joué au piano des chansons qu'il faisait avec Vigneault.» Léveillé et Vigneault sont emballés. Cet-

te collaboration donne un premier disque en 1963: *Monique Leyrac chante Vigneault-Léveillé*. On sait ce que fut son immense succès.

À propos de répertoire

Monique Leyrac a toujours veillé à la qualité de ses chansons. «Après avoir joué Shakespeare, Molière, Feydeau, Brecht, j'étais difficile! C'est alors que plusieurs séries télévisées m'ont permis d'affiner mon répertoire.» En 1964, à la télé de Radio-Canada, elle anime *Pleins feux sur Monique Leyrac*, une émission hebdomadaire d'une heure où elle chante, danse et présente des invités. «Petit à petit, j'ai trouvé ce qui me convenait. Tout le monde disait: «Ah! Mais ta voix! Ta voix!» — Ah bon?! Au début, je ne savais pas que j'avais une voix, explique-t-elle. Ensuite, j'ai voulu m'en servir; je l'ai développée et je me suis rendu compte que c'était merveilleux de chanter! Alors, je me suis amusée; j'ai fait des chansons assez acrobatiques, des mélodies qui demandaient une ample tessiture. Insensiblement, j'étais devenue une chanteuse.»

Son seul guide: son goût personnel. «Je n'avais pas envie de m'ennuyer en chantant. Je n'aurais pas pu chanter souvent les mêmes chansons si elles ne m'avaient pas intéressée. Mon pays m'a suivie longtemps, mais j'avais là quelque chose à exprimer!»

Leyrac ne s'est jamais enfermée dans une image ou confinée à un genre. «La diversité de mon répertoire m'a permis de m'amuser sans être obligée de me ressembler.» Compagnie de disques oblige, il lui est arrivé, avoue-t-elle, de chanter des pièces plus faciles, comme *Pour cet amour* ou *C'est toute une musique*. «Elles ont tout de même connu une grande popularité. Mais je me suis rapidement lassée de ce système. Je rue facilement dans les brancards et je préfère les choses non conventionnelles.»

Monique Leyrac, qui lit énormément, s'est toujours soucieuse de la qualité de la langue. «Je ne l'ai pas dit à l'époque, mais quand j'ai monté Nelligan en 1975, je voulais présenter ce jeune homme dans son contexte, en racontant son histoire pour montrer aux jeunes qu'on peut venir d'un milieu assez ordinaire et arriver à une maîtrise de la langue. Je tenais à le souligner à une époque où le langage commençait à se relâcher.» Cela la chagrine encore de voir la classe moyenne opter pour la facilité plutôt que pour l'exigence. «C'est terrible d'avoir entre les mains un outil d'une aussi grande perfection, que des générations ont mis des siècles à peaufiner, nous permettant d'exprimer notre pensée dans ses moindres nuances et de se contenter d'à-peu-près.»

La formule du spectacle-portrait, mi-théâtre, mi-chanson, est de son invention. «Dès le premier soir, Nelligan a fait salle comble au Patriote!» Le spectacle a été repris par la suite, et le disque *Monique Leyrac chante Émile Nelligan* a suscité le même enthousiasme.

De 1975 à 1995, entre des récitals, elle interprétera des pièces de théâtre solo: *Mademoiselle Marguerite* en 1975-76, *Divine Sarah* en 1990, *Sarah et la bête* saison en 1991 et 1995, et signera plusieurs spectacles thématiques, parmi lesquels *Baudelaire* vers 1982, *1900* en 1983-84, *Nelligan* en 1985, *Paris, Berlin* en 1988, etc.

Leyrac chante Leclerc

Mieux que quiconque, Monique Leyrac a su faire ressortir la poésie de Leclerc. En 1977, elle avait créé (comme pour Nelligan) un spectacle-portrait qui lui était consacré. Gatien Roy, un technicien qui adorait entendre chanter Leyrac, avait alors tout enregistré et lui avait offert les cassettes, par gentillesse.

Des années plus tard, elle les a écoutées et a été saisie par la présence de sa voix. Au moment où elle a appris que le spectacle de Gina Bausson, *Monique avant Leyrac*, serait repris, elle a fait écouter les fameuses cassettes à Mario Labbé, directeur d'Analekta. Labbé a été conquis. «Dans un premier temps, il a nettoyé la bande pour effacer les bruits. Or ce que j'aime dans cet enregistrement, souligne Leyrac, c'est que ma voix s'y trouve entièrement, sans compression, en effaçant les petits bruits, on perd la présence qui suscite l'émotion.»

Après avoir comparé la bande originale et la bande retravaillée, Labbé était d'accord avec elle. «En fin de compte, on a conservé la bande originale, qui rend la magie et l'atmosphère du spectacle. C'est donc un CD inédit intitulé *Leyrac chante Leclerc* qui sortira cette semaine. C'est probablement ce que j'ai fait de mieux, commente-t-elle. J'étais alors en pleine possession de mes moyens et j'y donne ma pleine mesure sur tous les plans. Le disque me satisfait totalement.»

Leyrac a toujours beaucoup aimé Leclerc, «autant comme artiste que comme être humain», précise-t-elle. «Systématiquement, je chantais une de ses chansons dans mes concerts, et pas nécessairement celle que les gens attendaient!» Selon Leyrac, ce CD permettra aux gens de le redécouvrir maintenant qu'on parle moins de lui. «Il mérite d'être mieux connu. C'était vraiment un grand écrivain qu'on tenait un peu trop pour acquis. On entend toujours les mêmes chansons: *Le P'tit Bonheur* ou *Moi, mes souliers*. La Gaspésie, Présence et La Danse la moins jolie, par exemple, sont magnifiques!»

Jugez-en un peu: «La danse la moins jolie / c'est la danse des fusils [...] / Pourtant les anges du ciel / échangeraient leurs deux ailes / pour porter nos têtes folles / danser notre farandole / et puis finir comme des chiens / j'y comprends rien rien rien.»

Le disque *Leyrac chante Leclerc* sera en vente le mardi 16 novembre. Quant au spectacle *Monique avant Leyrac*, avec Sylvie Legault et Martine Francik, il sera repris en février.

DANSE



ROLLINE LAPORTE
Le Portrait, chorégraphie et interprétation de Guylaine Savoie

Les mondes qui n'existent pas

Guylaine Savoie prend plaisir à inventer des univers fantastiques dans lesquels tous peuvent se retrouver

LE PORTRAIT
LES CHIENS ABOIENT... LA CARAVANE PASSE
Chorégraphies et interprétations: Guylaine Savoie. Du 17 au 28 novembre, à l'espace MAI (Montréal, arts interculturels), 3680 rue Jeanne-Mance
JULIE BOUCHARD

En 1988, fraîchement diplômée, elle entre comme interprète chez

Carbone 14. La même année, elle fonde, avec quatre autres jeunes chorégraphes, le collectif Brouhaha Danse. Guylaine Savoie, danseuse et chorégraphe, a une énergie et une vitalité qui semblent sans faille. Avec Carbone 14, elle dansa sur les scènes de trois continents pendant plus de quatre ans. Avec Brouhaha, elle et ses acolytes réinventèrent l'idée du collectif: administrateurs ensemble, mais poussons plus loin la

VOIR PAGE B 3: MONDES

"RETOUR AUX SOUCHES"
redécouvrez ses classiques!

ce soir, 13 nov.
LA PLAINTÉ AQUATIQUE
+ FAUT FAIRE L'ENFANT + LE GÉANT + L'ARCHIMEC ET PLUS...

16 au 20 nov.
LE FIER MONDE
+ LES EMBARRASSÉS-ABRI + PÔVRES PETITES COULEURS + L'ODIEUX VISUEL ET PLUS...

DERNIÈRE SEMAINE HÂTEZ-VOUS!

Radio-Canada
Télévision

MONUMENT-NATIONAL
1182, BOUL SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES

INFO-SPECTACLES, & RÉSERVATIONS
514-871-2224
ou chez ADMISSION
514-790-1245 • 1-800-361-4915

Le menteur

de Pierre Corneille

Mise en scène Martin Faucher

Avec Éric Bernier, Pierre Collin, Pascale Desrochers, Michel Olivier Girard, Brigitte Laffleur, Lucie Paul-Hus, Gabriel Sabourin, David Savard, Stéphane Simard et Catherine Trudeau

Scénographie Claude Goyette • Costumes Carmen Alie et Denis Lavoie (Trac Costume)
Conception sonore Larsen Lupin • Éclairages Marc Parent • Accessoires Patricia Ruel
Maquillage Jacques Lee Pelletier • Coiffure Pierre Lafontaine
Assistance à la mise en scène et régie Jean Gaudreau

Du 10 novembre au 4 décembre 1999
Jeudis et vendredis à 20 h; samedis à 16 h

THÉÂTRE
DENISE-PELLETIER

4353, rue Sainte-Catherine Est
Papineau ou Viau, autobus 34
Pie IX, autobus 139

en coproduction avec le

FONDER NATIONAL DES ARTS
NATIONAL ARTS CENTRE

La solution à tous vos problèmes: mentez!



AVEC Martin Dion
Emmanuelle Jimenez
Danièle Panneton
Marie-Josée Picard
Marcel Pomerleau
Jean-Pierre Ronfard
ÉCLAIRAGES
Pierre Charbel Massoud

RÉGIE
Jean Bélanger

DIRECTION DE PRODUCTION
Luc Tallfon

DU 5 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE 1999
du mardi au samedi à 21h

UNE PRODUCTION DU NOUVEAU THÉÂTRE EXPÉRIENTAL
espace libre

À L'ESPACE LIBRE, 1945 Fullum MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS 521-4191 ENTRÉE 17\$

LE DEVOIR

Les Mots

UNE ÉTUDE THÉÂTRALE DE JEAN-PIERRE RONFARD ET SYLVIE DAIGLE

Daniel Pinard

Tous les samedis dans

LE DEVOIR

LES ARTS

THÉÂTRE

MONDES

Elle est comme ça, Guylaine Savoie. Elle aime le côté théâtral, inattendu, imprévu ou même imprévisible des choses.

SUITE DE LA PAGE B 2

collaboration et créons à nous quatre des œuvres d'envergure, plutôt que de créer de petites pièces chacune de notre côté, se dirent-elles. Dix ans et plusieurs chorégraphies collectives plus tard, alors qu'elle a acquis maturité et expérience, Guylaine Savoie se lance seule sur scène. Elle crée en 1998 son premier solo: *Les chiens aboient... la caravane passe*. Une pièce à revoir. Elle récidive cette année avec *Le Portrait*, sa plus récente création. Une œuvre à découvrir.

Un univers étrange

Debout dans l'herbe, il faut crier à la fenêtre de son studio, niché au deuxième étage d'un immeuble impossible à trouver, pour attirer l'attention et ensuite pouvoir être introduit dans son repère. Son lieu de travail. D'exploration. Elle est comme ça, Guylaine Savoie. Elle aime le côté théâtral, inattendu, imprévu ou même imprévisible des choses. Une préférence qui se reflète également dans ses œuvres: «Il y a toujours un certain mystère dans ce que je fais. Je ne ferai jamais quelque chose qui se passe dans une cuisine. Ou qui parle d'amour. Je trouve la vie parfois trop absurde pour avoir envie de la mettre sur scène. J'aime mieux créer des mondes qui n'existent pas, inventer des univers fantastiques dans lesquels tous peuvent se retrouver.»

Peut-être parce qu'elle s'y sent chez elle. Peut-être parce qu'elle se sent dépaycée dans le monde tel qu'il est. En tout cas, c'est tout naturellement qu'elle va vers l'univers étrange d'Edgar Allan Poe, l'auteur des *Histoires extraordinaires*, recueil de nouvelles fantastiques. Un homme, selon La Pléiade, qui se serait probablement senti étranger dans toute société, quelle qu'elle soit. Guylaine Savoie, qui aime appuyer son travail chorégraphique sur une histoire, un peu comme au théâtre, lui a emprunté *Le Portrait*.

Le Portrait met en scène deux personnages: une femme comme toutes les autres femmes, mais qui possède un tableau. Le portrait d'une femme d'une autre époque, ou plus précisément de l'époque romantique. À l'insu de son propriétaire, le portrait se met à vivre. Cette femme cloisonnée depuis 250 ans dans un cadre voudrait bien en sortir. Un dialogue s'installe entre les deux femmes, l'une réelle, sur scène en chair et en os, l'autre immatérielle, suspendue dans le temps comme dans l'espace, image projetée par la vidéo. Une histoire qui se conclut par un transfert de rôle: la femme de chair et d'os se retrouve à son tour cloisonnée dans le cadre,

alors que l'autre se voit enfin libérée. Une œuvre chorégraphique pleine de mystère, comme les aime Guylaine Savoie, mais qui se distingue des précédentes par sa simplicité.

«J'ai voulu que *Le Portrait* soit épuré. Le décor est minimal: deux cubes, c'est tout. Je mets en scène deux corps, deux femmes sans caractère bien défini et sans grande histoire. J'essaie de laisser le mouvement parler de lui-même. C'est ce qui a été le plus difficile pour moi.» Celle qui a souvent utilisé des harnais pour suspendre ses personnages dans l'espace et qui n'hésitait pas à surcharger la scène a trouvé un défi à sa taille dans la simple mise en scène «de deux corps qui vivent une rencontre fictive».

Les chiens aboient... la caravane passe, présentée en reprise avec *Le Portrait*, plonge également le spectateur dans un univers étranger, mais c'est cette fois dans un univers d'errance où le repos reste une quête: celui des tziganes. Contrairement au *Portrait*, cette œuvre, pourtant un solo, met en scène de nombreux personnages, tous interprétés, bien sûr, par Guylaine Savoie. L'exubérance, la fatalité, l'étrange, entre autres, servent de motifs à la mise en scène de tableaux où revivent ces nomades presque légendaires. *Les chiens aboient...* est très théâtral, souligne Guylaine Savoie. Les personnages y sont bien marqués; ils ont leur caractère, leurs histoires. Et il est sans doute normal que celle qui dit préférer créer un univers plutôt que de mettre en scène le réel cherche tous les moyens possibles pour le rendre crédible, convaincant, touchant; qu'elle préfère créer des personnages qu'il est possible de reconnaître plutôt que de donner dans l'abstraction et la recherche formelle. Elle a, bref, un goût pour l'ailleurs qui la porte à créer. À vouloir le rendre tangible.

Guylaine Savoie aime appuyer son travail chorégraphique sur une histoire

Rolline Laporte



Guylaine Savoie

Dans les toilettes pour femmes...

WC, une première création du tandem Marie Michaud et Brigitte Poupart

STÉPHANE BAILLARGEON LE DEVOIR

Pour un gars, les toilettes pour femmes représentent le Saint des saints, l'ultime sanctuaire, le dernier bastion des secrets. Tous mes amis — même les gays — paieraient cher pour y placer un micro et enfin savoir ce qui s'y passe vraiment.

Mais attention. Sauf pour quelques pervers polymorphes, que je ne fréquente pas, l'intérêt ne vient pas des cabines, des cuvettes et du papier Q. C'est ce qui se passe devant les miroirs et les lavabos qui fascine l'imagination. Dans les toilettes pour gars, c'est tout simple, il n'y a rien de passionnant à signaler: on se salue, on fait pipi, on se lave les mains (si notre maman nous a appris à le faire) et puis on sort. Point à la ligne et c'est tout. Du côté des filles, selon une rumeur persistante depuis les temps présocratiques, il paraît que ça jase fort et que ça parle des gars en masse, t'sé veur dire...

Lever le... voile

WC se propose de lever le voile sur ce microcosme inusité. Le show de filles, par des filles, commence cette semaine à l'Espace Go, à Montréal. Ce théâtre du très branché boulevard Saint-Laurent a d'assez belles toilettes, au sous-sol, avec d'étranges et plutôt uniques «box à urinoir» du côté des gars... WC se déroulera entièrement dans ces toilettes... reproduites sur la scène du théâtre.

On dit donc merci. À Brigitte Poupart et Marie Michaud qui cosignent et codirigent cette nouvelle production de la compagnie Trans-Théâtre. C'est elle qui a eu l'idée de base, la bonne idée de ce spectacle. «*Les toilettes, c'est un lieu que j'aime*», explique-t-elle sans la moindre pointe de cynisme. «*C'est un univers féminin et j'avais le goût de travailler sur des questions touchant les femmes. [...] Je pense que les filles vont se reconnaître et que les gars vont enfin découvrir ce qui se passe de l'autre côté de cette porte mystérieuse. Et puis, les toilettes, franchement, c'est très inspirant théâtralement.*»

Brigitte Poupart rappelle par exemple que c'est un lieu de passage, un lieu de refuge aussi, à la fois privé et public et essentiellement démocratique. «*Il vit par les personnages qui y passent et tout le monde va aux toilettes, sans exception.*»

Les deux dramaturges se sont rencontrés il y a quelques années, chez Duceppe. Chacune a l'expérience des créations: Poupart a participé à la trilogie *Exodos*, pour Trans-Théâtre; Michaud était de la mythique équipe de *La Trilogie des dragons*, de Robert Lepage, qui a été jouée 340 fois dans une quinzaine de pays.

Aucun travail de terrain, à la socio-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Montage maison illustrant ce lieu mythique des toilettes pour femmes.

pop, n'a été entrepris pour accoucher de WC. C'est donc fidèle tout en ne l'étant pas. «*Le réalisme nous aurait trop limitées: on se permet de dérapier pour faire éclater ce lieu*», dit encore Marie Michaud. «*On a tenté de trouver des sujets hors clichés et des traitements oniriques ou même surréalistes permettant de sortir du créneau trop "propos et confidences"*», ajoute Brigitte Poupart.

La pièce est construite autour d'une succession de tableaux, plus d'une quinzaine au total, où s'entremêlent chorégraphie, musique et chœur d'actrices. Des exemples? Une femme vient se «pomper» dans les toilettes pour affronter son «ex». Une autre se change, avant le travail mais après une séance de pompette. Un travelo passe le test de sa crédibilité. Un chœur de filles fait pipi, parce qu'il faut bien qu'elles servent aussi à ça, les toilettes. Une itinérante cherche un abri et une serveuse exténuée fait une pause.

«*Sylvie Drapeau a été serveuse et elle se reposait un peu dans les toilettes: elle nous a raconté l'anecdote et on l'a retenue*», dit Marie Michaud. La comédienne rejoue maintenant son

propre rôle. Sylvie Drapeau joue en compagnie de Lorraine Côté, Nathalie Malette, Lyne Nault, Brigitte Poupart elle-même et puis Jean Turcotte et Michel Monty.

Il y a donc des gars dans le show? C'est même un homme, le concierge de l'immeuble, qui ouvre le spectacle: il ouvre la porte et jette un coup d'œil dans ce lieu réservé, where no man has gone before...

Les joyeuses commères de WC

Il y a deux ans, Brigitte Haentjens interrogeait aussi l'identité féminine dans *Je ne sais plus qui je suis*, lancée autour du 8 mars et volontairement féministe. «*À l'âge que nous avons, le féminisme, c'est un peu une deuxième peau*», dit Marie Michaud. *Les toilettes offrent un refuge aux solitudes, aux cœurs brisés, aux femmes en désespoir. Je ne dis pas que le spectacle appuie sur un message d'amour et de partage, mais bon, je crois qu'il se dégage de ces tableaux une certaine solidarité féminine, même si on met aussi en évidence l'absence de solidarité et de compassion.*»

Pendant un tableau, une ombre

passé, celle d'une femme voilée, en intégral, à l'intégriste. «*En dessous du grillage de tissu, il y a une femme en vêtements déchirés, probablement battue. Et, en dessous, on en devine une autre. On oublie trop souvent ça en faisant un drame pour une maille dans un bas... Toutes les filles sont de même. Moi, je n'en connais pas une qui ne parle pas cellulite ou guenille aux toilettes. Après des décennies de luttes féministes, on est là: on travaille, on a de belles carrières, on est libres comme jamais, mais en même temps, on est enchaînées à notre image.*»

Brigitte Poupart ajoute que le lieu de l'action permet de mettre en contraste toutes sortes de vies et donc d'illustrer plusieurs facettes de la condition des femmes. «*WC ne revendique pas mais démontre.*»

Le show rappelle aussi les questions en rapport aux «genres», à la mode dans les départements de *cultural studies* comme sur les planches. En début de saison, l'excellent *L'Homme des tavernes*, de Louis Champagne, a révélé quelques secrets de cet autre lieu encore un peu... secret. Le spectacle touffu, burlesque, pour ainsi dire néomacaronique, était ironique, cynique et critique à souhait. Aucun défaut de gars n'était épargné. «*On n'avait pas envie de tomber dans la caricature en bitchant des filles qui se bitcheraient entre elles*», dit Marie Michaud. «*Ça, c'est de l'humour de gars par rapport aux filles, commères et méchantes.*»

Alors parlons-en enfin: est-il ou non question des gars dans WC (voire aux W.C.)? «*Si on parlait beaucoup dans le show plutôt sans paroles, on parlerait beaucoup des gars*», répond Marie Michaud. Brigitte Poupart, elle, réplique en ramenant le personnage du concierge, fasciné par les femmes au point de collectionner leurs vêtements (ça porte un nom de maladie, ça, et ça se soigne...). «*Mais au bout du compte, il n'est pas beaucoup question des hommes. Nous sommes intéressées par les drames, les joies, les vies de femmes, d'abord et avant tout. La relation aux hommes, ce sera pour un autre spectacle.*» Tant pis... et merci quand même.

JOCELYNE MONTPETIT
10 AU 13 ET 17 AU 20 NOVEMBRE 1999 À 20 H
Choregraphe et interprète: Jocelyne Montpetit
Lumière: Axel Morgenthaler
À quoi rêvent les aveugles
NOUVELLE CRÉATION
et icône
EN REPRISE
«Jocelyne Montpetit, sublime interprète chorégraphe [...]»
Le Devoir, mars 1999
LAGORA DE LA DANSE 525-1500
840, RUE CHERRIER METRO SHERBROOKE 790-1245

Henri BRICOLE
DE CHRISTIAN VÉZINA
SUR DES POÈMES DE HENRI MICHAUX
AVEC DIANE DUBEAU
ET CHRISTIAN VÉZINA
SCÉNOGRAPHIE JEAN BARD
ÉCLAIRAGE CAROLYNE VACHON
DU 22 NOVEMBRE AU 11 DÉCEMBRE
DU LUNDI AU SAMEDI À 19H
espace libre
ESPACE LIBRE
1945 RUE FULLUM MÉTRO FRONTENAC
RÉSERVATIONS 521-4191
ENTRÉE 17\$
UNE PRODUCTION DU
NOUVEAU THÉÂTRE
EXPERIMENTAL
LE DEVOIR
NTE
expérimental

Ni mentras, aucun...
SUPPLÉMENTAIRES
28 nov.-7 déc.
GÉMINAS
Bousille et les justes
DU 9 NOVEMBRE AU 4 DÉCEMBRE 1999
Mise en scène: Micheline Lanctôt.
Avec Benoît Brière, Nicole Leblanc, Stéfan Perreault, Charles Imbeau, Marie Charlebois, Diane Langlois, Marie-Chantal Perron, Marc Grégoire et Vincent Giroux.
Assistance à la mise en scène: Roxanne Henry.
Concepteurs: Claude Goyette, François Barbeau, Stéphane Mongeau, La Griffe Sonore, Jean-Marie Guay.
(514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca 4664, rue Saint-Denis - Métro Laurier
Service de garderie le samedi et le dimanche en matinée sur réservation seulement
EN COLLABORATION AVEC
BANQUE LAURENTIENNE
SPEXEL La Presse TVA Omni

LES ARTS

CINÉMA

Patrice Leconte, côté ombre et lumière

Le cinéaste de *Ridicule* était dans nos parages cette semaine, lançant son film *La Fille sur le pont*, pas de deux entre Daniel Auteuil et Vanessa Paradis, sur fond de music-hall, d'amour en suspens et de désespoir qui s'assoupit parfois quand l'âme sœur se pointe le nez.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il avait promis, il y a deux ans, qu'après l'an 2000, c'était fini, n-i ni. Plus de films, mais le temps, enfin! de regarder la vie passer. Adieu le marathons des tournages. Et puis voilà! Après l'échec cuisant de son commercial *Une chance sur deux*, Patrice Leconte ne remise pas sa caméra, bien au contraire. Pour tout dire, il tourne plus que jamais. Voici qu'il accompagne *La Fille sur le pont*, son dernier film qui prenait l'affiche vendredi dans nos salles. Sans compter qu'il vient de mettre la dernière main à *La Veuve de Saint-Pierre*, tourné en grande partie en Nouvelle-Ecosse avec trois gros joueurs en tête d'affiche: Binoche, Auteuil et Kusturica. Ajoutez un projet de tournage pour le printemps, un autre à l'hiver 2001. «*Je croyais que j'aurais besoin de souffler un peu, mais réflexion faite, je me reposerais dans une autre vie*», soupire-t-il.

Parcours en slalom

Son parcours est en slalom: comédies (*Les Bronzés*, *Les Grands Ducs*, etc.), films noirs (remarquable *Monsieur Hire*), l'inclassable *Ridicule*, qui connut tant de succès avant la catastrophe d'*Une chance sur deux*. Cette dernière expérience l'a laissé traumatisé, lui enlevant pour longtemps l'envie de tater du film à vocation commerciale. «*On ne m'y reprendra pas de sitôt*», assure-t-il d'un ton convaincu.

Il fait causer ces temps-ci, Leconte, à cause de la récente lettre qu'il adressa à l'Association des réalisateurs et producteurs français. À la suite d'une erreur informatique, celle-ci s'est retrouvée dans toutes les salles de rédaction de l'Hexagone. Or la missive

dénonçait une certaine critique française accusée par lui d'assassiner systématiquement le cinéma national. Aujourd'hui, il se dit content d'avoir relancé le débat sur la place publique, déclare que, oui, la critique est importante mais qu'il en a contre les assassins en règle planifiés. Dans les médias français, on prend position (on approuve ou on s'enrage) et ça fait de la copie, comme on dit.

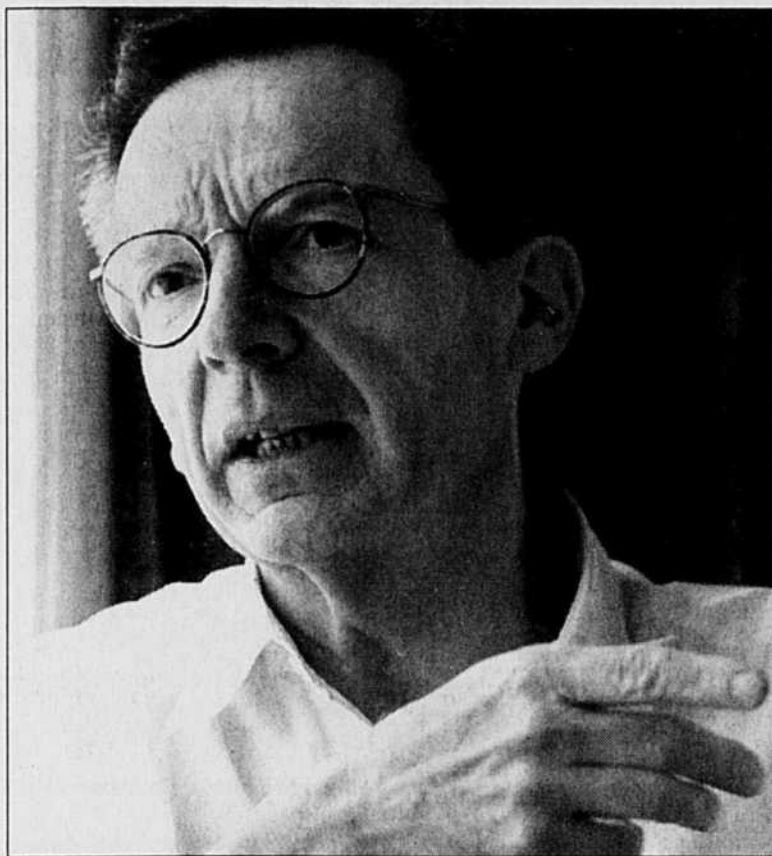
Pour en revenir à cette *Fille sur le pont*, but de sa visite au Québec, Patrice Leconte précise qu'elle n'a pas subi l'hallali de la critique. Accueil plutôt positif, donc.

L'histoire est celle de la rencontre d'un lanceur de couteaux (Daniel Auteuil) et d'une jeune et jolie suicidaire (Vanessa Paradis) qui deviendra sa cible et portera chance à son mentor. Le film est en noir et blanc. À l'inévitable question: pourquoi ce noir et blanc?, le cinéaste répond qu'il y avait trop de couleurs dans *Une chance sur deux* et que ça compense.

Evidemment, l'absence de couleurs détermine aussi un style, un nouveau rapport avec l'ombre et la lumière. «*J'espère tout de même n'avoir pas réalisé un film esthétisant, s'inquiète le réalisateur. Cela dit, le noir et blanc ajoute une aura dramatique aux personnages, à celui d'Auteuil tout particulièrement. Il incarne un saltimbanque et a eu l'idée de se maquiller les yeux pour ajouter à l'intensité de son regard. Son personnage y gagne en ambivalence et demeure inquiétant de bout en bout. On ne sait pas s'il représente le bien ou le mal.*»

Métaphore du désir

Leconte a l'habitude de dire que les premiers scénaristes d'un film sont les personnages qui imposent



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Son dernier film, *La Fille sur le pont*, Patrice Leconte le décrit comme une histoire d'amour non conventionnelle, non consommée au fond d'un lit, mais histoire d'amour tout de même.

leur vie propre et décident de la suite de l'histoire.

«*Dans Une chance sur deux, Vanessa Paradis héritait d'un rôle qui lui ressemblait et qu'elle avait déjà interprété ailleurs. Avec La Fille sur le pont, elle démontre un vrai talent d'actrice, car Adèle, l'héroïne, est très différente d'elle. Pourtant, Vanessa devient Adèle.*»

Son film, Patrice Leconte le décrit comme une histoire d'amour non conventionnelle, non consommée au fond d'un lit, mais histoire d'amour tout de même. «*J'ai eu un immense plaisir à raconter la passion entre un homme et une femme rongés par un désir fou qui se*

contiennent et continuent à se voyer. Il est évident toutefois que les couteaux sont ici la métaphore du sexe et qu'à chaque fois qu'il tire autour de sa cible, elle frémit.»

Le music-hall, cet univers si proche du cirque, fut représenté jusqu'à plus soif au cinéma. Leconte affirme n'avoir eu en tête aucune référence aux œuvres de Fellini, d'Etaux ou d'Ophüls à l'heure de créer sa faune de contorsionnistes, de danseuses à plumes d'autruche, etc. «*Mais le monde des coulisses m'a toujours fasciné, comme il a fasciné des cinéastes prestigieux du passé. Il est tellement rempli de poésie, de magie, de mystère.*»

Véçu au menu

L'AUTOBIOGRAPHE AMATEUR

Écrit et réalisé par Claude Fortin. Avec Claude Fortin, Brigitte Lacasse, Pierre Goupil, Madeleine Bélaïr. Image: Gilles Blais. Montage: Claude Fortin, Andrée Poitras. Musique: Mireille Charron, Brigitte Lacasse. Québec, 1999, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Entre la complaisance de certains cinéastes incapables de transcender leur propre histoire et la démarche de Claude Fortin qui, dans *L'Autobiographe amateur*, dénonce par l'absurde et l'autodérision notre faim du «vécu» en mettant le sien au menu, la frontière est ténue. D'où le mérite du cinéaste de 40 ans qui, en continuant de faire un cinéma artisanal avec peu d'argent mais du désir à en revendre, se maintient en équilibre sans jamais succomber à la tentation de l'inventaire nombriliste de ce désir.

L'Autobiographe amateur s'inscrit dans la continuité du *Voleur de caméra*, premier film de Fortin, dans lequel celui-ci arrachait son appareil des mains d'un caméraman de télévision dans le but de redonner au peuple le droit de créer ses propres images. Dans la même veine situationniste (Fortin ne détourne cependant pas les images des autres, selon la doctrine de Guy Debord, mais détourne plutôt le dispositif), toujours partagé entre l'illusion du «je» et la tentation du «il», le cinéaste met en scène un personnage (de cinéaste) qu'il a créé à sa ressemblance. Celui-ci remonte son propre parcours, comblant les vides entre ce qui est déjà représenté — sur des bobines super 8, des photos jaunies et des vidéos — par des reconstitutions dont le cinéaste à l'intérieur du film interroge le sens et la vraisemblance.

Ce sont d'ailleurs ces épisodes qui posent problème pour Claude, happé, au fil de l'élaboration de chacune, par l'état — joyeux, exaspéré, dépressif — de l'instant qu'il veut représenter. Aussi s'engouffrera-t-il dans l'impasse lorsqu'il lui faudra re-

créer les quatre années qui séparent ses deux premiers films, quatre années de déroute et de tergiversations, mais aussi d'amour et de paternité, qui plongent Claude dans un coma artistique que Fortin filme avec l'ironie subtile d'un autre Claude, Jutra celui-là, auquel Claude Fortin doit tout... avec Gilles Groulx.

Véritable expérience du cinéma, et avec elle celle du doute, des regrets, de l'autocensure, de l'aliénation, *L'Autobiographe amateur* est aussi une expérience sur la trahison. Claude perdant pour un temps le contrôle de ses images aux mains de Madeleine (Madeleine Bélaïr), voleuse de caméra chargée de réaliser le *making of* du film dans le film, puis de sa conjointe et productrice Brigitte (Brigitte Lacasse), laquelle prendra à son insu le contrôle de son «autobiographe».

Riche en jérémiades à la Moretti mais avare de détails importants (sur les démêlés du cinéaste avec la SODEC, notamment), fait d'un enchaînement chronologique de fragments et de saynètes soudés par le commentaire du héros et une atmosphère un brin foraine accentuée par la musique (de Mireille Charron et Brigitte Lacasse), *L'Autobiographe amateur* est surtout le produit d'un habile système de mise en abyme, dont le cinéaste aurait effacé les parois censées créer une impression de distance.

De sorte qu'on a le sentiment que Fortin superpose deux acétates et que le tournage du film qu'il tourne à l'intérieur du film est le résultat de celui qu'on regarde.

Cette agréable confusion, née de la multiplication des niveaux que Fortin maîtrise parfaitement (à défaut toutefois du rythme, et parfois de la cohérence), se voit d'ailleurs prolongée par le cercle qui entoure le héros, sa conjointe et ses amis, lesquels personnages jouent, sauf erreur, les mêmes rôles dans la réalité du cinéaste. Avec pour résultat le portrait de famille vivant d'un nombriliste qui s'y cherche. On pourrait d'ailleurs croire qu'il n'est que ça... s'il n'était justement autre chose de bien plus abstrait, à savoir un élan de cinéma.

USINE
THÉÂTRE DÉCALAGE présente

texte **ADEL HAKIM** avec **PETER BATAKIEV**
PRIX RÉVÉLATION 98-99
du Cercle des critiques anglophones de Montréal (*Lucky dans Waiting for Godot*)

«un texte plus bouleversant que n'importe quel journal télévisé» *Le Courrier, Genève*

EXÉCUTEUR 14
DU 24 NOV. AU 4 DÉC. 20H

BILLETS: 16\$/ETUD., 65+ UDA: 12\$ RESERVATIONS 521.4493

Une création du Théâtre d'Aujourd'hui Du 3 au 27 novembre 1999
Avec Sylvain Bélanger, Louison Danis, Hugo Dubé, Michel Dumont, Marc Legault, Roger Léger, Adèle Reinhardt, Guylaine Tremblay.
Concepteurs: Lyse Bédard, Réal Benoit, Normand Blais, Martin Labrecque, Claude Lemelin.

De Serge Boucher mise en scène de René Richard Cyr

Un trompe le public et la critique sont unanimes

- Une réussite totale, des comédiens tabuleux, une mise en scène remarquable.
- De bouche à oreille, SRC
- Fascinant, passionnant, bouleversant, distribution sans faille, une grande pièce.
- Montréal Express, CBF
- Un spectacle très imposant, très impressionnant.
- C'est bien meilleur le matin, CBF
- Un fascinant album de famille.
- La Presse
- ...allez visiter les Dubé, vous allez passer une bonne soirée.
- Montréal ce Soir, SRC
- Les interprètes sont tabuleux, la mise en scène ingénieuse.
- Salut Bonjour, TVA
- Véritable choc que ce portrait (...) ils brillent tous les pianches.
- Le Devoir
- Serge Boucher a réussi le tour de force de tenir le spectateur en haleine.
- Le Journal de Montréal
- ...événement théâtral de l'automne.
- Voir

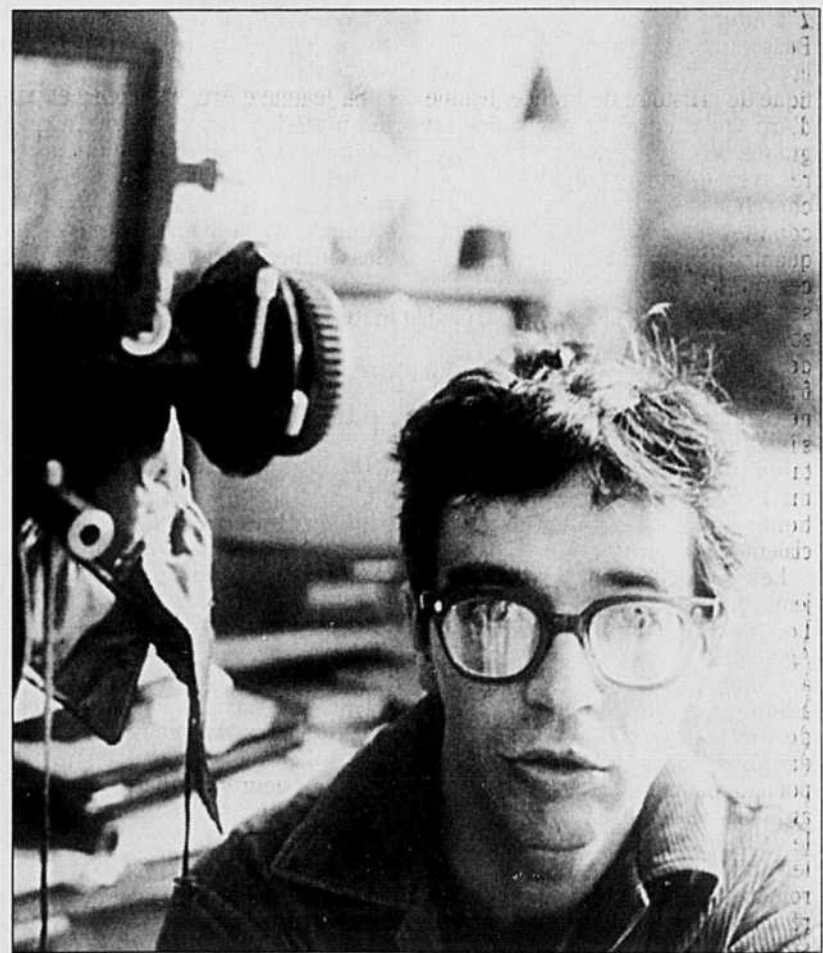
Après Motel Hélène...

24 POSES
(portraits)

Représentation dimanche à 15 h

En collaboration avec LES ARTS du Maurier ROMA

Théâtre d'Aujourd'hui 3900, rue Saint-Denis Montréal T: 514.282.3900



CLAUDE FORTIN DANS *L'AUTOBIOGRAPHE AMATEUR*. VÉRITABLE EXPÉRIENCE DU CINÉMA, ET AVEC ELLE CELLE DU DOUTE, DES REGRETS, DE L'AUTOCENSURE, DE L'ALIÉNATION, *L'AUTOBIOGRAPHE AMATEUR* EST AUSSI UNE EXPÉRIENCE SUR LA TRAHISON.

POUR AIMER LE THÉÂTRE DÈS L'ENFANCE
la Maison Théâtre présente

6 à 10 ans

PARTIE DE QUILLES CHEZ LA REINE DE CŒUR

Une production du Théâtre des Confettis
Texte: Jean-Frédéric Messier
librement inspiré de l'œuvre de Lewis Carroll
Mise en scène: Philippe Soldevila

Assistance à la mise en scène: Hélène Blanchard et Judith Savard
Scénographie: Denis Denoncourt
Musique: Jean-Frédéric Messier
Éclairages: Christian Fontaine

Distribution (par ordre alphabétique): Stéphan Allard, Yves Amyot, Vincent Champoux et Anne-Marie Olivier
Régie: Nicolas Saint-Pierre

Supplémentaire le dimanche 14 novembre, 13 h

245, rue Ontario Est Metro Berni-UQAM Metro Sherbrooke

Billets en vente (514) 288-7211

514 790-1245 1 800 361-4595

ALCAN BANQUE NATIONALE Commanditaire de la représentation du 6 novembre 1999. LE DEVOIR TVRA

Fin de Partie
Samuel Beckett
Endgame

Mise en scène: Guy Sprung Avec: Jean Archambault, Sean Devine, Marc Gélinas, Carolyn Guillet

infinithéâtre
Fonderie Darling
735, rue Ottawa (entrée sur Prince)
métro Square-Victoria
Tél: 987-1774

SUPPLÉMENTAIRES POUR UNE SEMAINE SEULEMENT
Jusqu'au 21 novembre, 1999

«A production that was meant to be... you can not help but be profoundly moved... you realize that you've seen great theatre.»
Hour - Gaëtan Charlebois

«Pour la première fois dans un vingtaine d'années de visionnement théâtral le fait de jouer dans les deux langues est réussi!»
Radio-Canada - Multimidi art, Winston McQuade

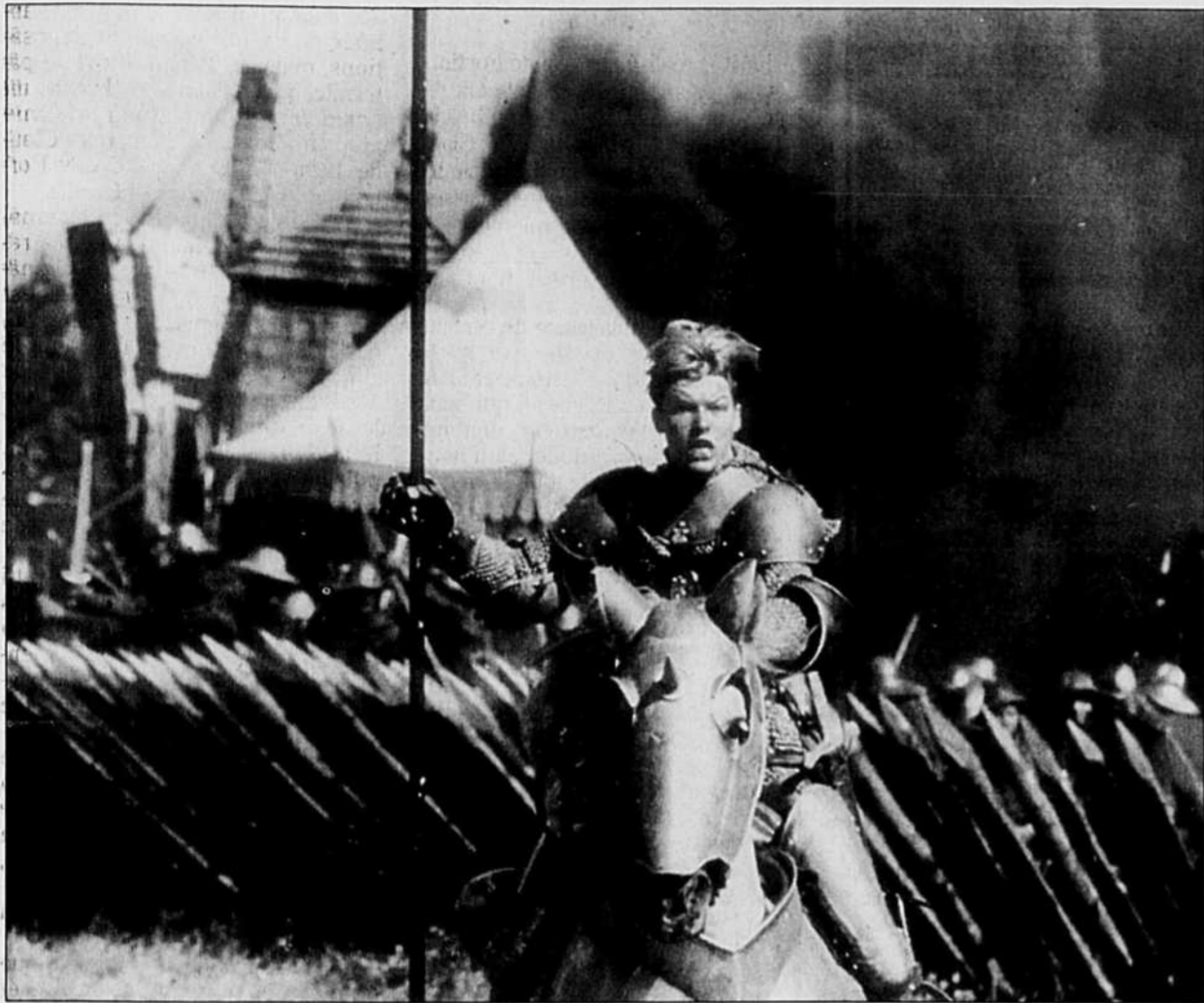
«Extraordinaire réussite»
Voir - Patricia Belzil

«One of the most impressive plays ever staged in Montreal»
McGill Daily - J-Kelly Nestruck

Billets: \$20 Étudiants et Troisième âge: \$15* Membres: \$12*
en collaboration avec La SDM & Quartier Éphémère

CONSEIL DES ARTS du Maurier LE DEVOIR

Hallucinante Jeanne



JACK ENGLISH

La Jeanne d'Arc de Besson apparaît comme la plus psychédélique de toutes, un peu Nikita sur les bords, un peu Indiana Jones.

THE MESSENGER, THE STORY OF JOAN OF ARC

Réalisation: Luc Besson. Scénario: Andrew Birkin et Luc Besson. Avec Milla Jovovich, John Malkovich, Faye Dunaway, Dustin Hoffman, Pascal Greggory, Vincent Cassel, Tcheky Karyo. Image: Thierry Arbogast. Musique: Eric Serra.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Après tant de cinéastes illustres et moins illustres, voici que Luc Besson monte à l'assaut de l'héroïne la plus fascinante et la plus énigmatique de l'Histoire de France: Jeanne d'Arc. Qui d'autre? Et la tentation est grande pour le spectateur de comparer avec les œuvres précédentes, de chercher à réentendre les répliques connues, de revoir les scènes marquantes. Il lui faut faire table rase de ces références pour épouser le regard hanté de Besson. Ce qui n'empêche pas de s'irriter qu'un cinéaste français fasse parler Jeanne d'Arc, sainte nationale s'il en fut, en anglais. Certains thèmes se prêtent mal à ces transferts linguistiques, même si commercialement ils paient.

Hystérique, à moitié cinglée, plus folle que sainte, la Jeanne d'Arc de Besson se démène comme un diable dans l'eau bénite

Les aventures de cette jeune paysanne illettrée de Lorraine en plein Moyen Âge, qui, à 17 ans, parvient à devenir général d'armée, à bouter les Anglais hors de France, à délivrer le dauphin après avoir remporté la bataille d'Orléans avant de périr à 19 ans sur le bûcher des Anglais est tellement invraisemblable que pas un romancier n'aurait pu imaginer pareil récit incongru si l'Histoire ne nous assurait de son absolue véracité. Qu'elle ait entendu des voix, qu'elle se soit prétendue messager de Dieu et que l'Église l'ait canonisée 500 ans plus

tard ajoutent au caractère mythique de ce personnage inouï.

La Jeanne d'Arc de Besson apparaît comme la plus psychédélique de toutes, un peu Nikita sur les bords, un peu Indiana Jones pour les rebondissements enfilade, mais sur l'acide, pour ainsi dire, hallucinée, mystique exaltée plutôt que pure guerrière. La frontière entre la schizophrénie et le mysticisme semble parfois fort ténue. Dans les deux cas, les gens entendent des voix, traversent des frontières intérieures où la pure raison vacille. Besson a ouvert, avec force effets spéciaux, la porte de la folie et le Christ apparaît à la jeune fille, où les cieux s'ouvrent pour jeter une épée à ses pieds.

Sa Jeanne d'Arc, hallucinée et parfois hystérique, en vaut bien d'autres. Du moins est-il possible de l'imaginer à travers ses yeux: ni éthérée ni purement guerrière, mais violente et enflammée, Milla Jovovich, la muse de Besson, tient ici son rôle le plus fort, défendu avec une belle énergie, même si le spectateur aura peine à croire et à sa sainteté et à sa virginité. Hystérique, à moitié cinglée, plus folle que sainte, elle se démène comme un diable dans l'eau bénite. Et entre images oniriques et scènes hyper-réalistes de batailles sanglantes dans une France aux beaux décors médiévaux, *The Messenger* trouve son chemin à travers une iconographie moderne du mythe.

Réalisé avec force, collé aux visages noircis, sales, sanglants des soldats sur leur champ de bataille, le film de Besson a le mérite de traiter le thème avec force gros plans, des batailles corps à corps, mettant de la sueur dans l'épopée, humanisant les personnages aussi. Le dauphin (incarné avec une finesse ahurie par John Malkovich) apparaît comme un demeuré, marionnette dont les fils sont

tirés par sa belle-mère (Faye Dunaway) et qui trahira celle qui l'a délégué parce que ses conseillers lui soufflent de le faire et qu'il n'a pas les couilles pour refuser. L'imposante distribution confère du poids à cette production ambitieuse qui remplit en grande partie ses promesses.

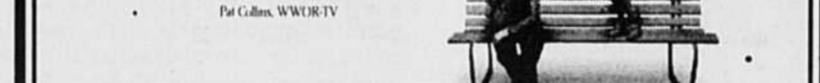
On reprochera à Besson d'avoir escamoté le procès, laissé tomber bien des répliques célèbres et intelligentes de Jeanne à ses juges pour donner à l'héroïne un profil plus confus. Mais justement, le cinéaste a cherché les nuances.

L'infâme évêque Cauchon (Edwin Apps) échappe à son rôle de caricature pour apparaître plus faible que machiavélique. La trouvaille de cette dernière partie, où Jeanne est emprisonnée, battue et harcelée dans un cachot de misère, c'est la prestation de Dustin Hoffman en conscience de la malheureuse. Sous son capuchon de moine, avec sa barbe, son regard de braise et sa voix d'outre-tombe, il est le messager de la messagère, son pont vers l'au-delà, une figure hautement symbolique qui apporte sa dimension de mystère au personnage de Jeanne d'Arc, cinquante fois porté à l'écran et jamais vraiment décrypté. Du moins, sa version bessonnienne l'aura-t-il fait valser avec délire, rythme et musique hantée (et superbe), nous faisant pénétrer dans l'exaltation d'un esprit à défaut de se coller aussi étroitement à l'Histoire que d'autres avant lui.

« UN TRIOMPHE. »

Rev. Reed, THE NEW YORK OBSERVER

« Extraordinaire prestation de la part de Susan Sarandon et Natalie Portman dans un film formidable qui fait rire et pleurer. »
Pat Gillett, WWOR-TV



Susan Sarandon Natalie Portman

N'IMPORTE OÙ SAUF ICI

(version française de Anywhere But Here)

FOX 2000 PICTURES PRÉSENTE UNE PRODUCTION LAURENCE MARK SUSAN SARANDON NATALIE PORTMAN « N'IMPORTE OÙ SAUF ICI »
SCÉNARIO: BONNIE BOELLA SHAWN HATSY HART BOCHNER MONTAGE: DANNY ELEANOR COSTUME DESIGNER: BETSY HELMAN MONTAGE: NICHOLAS C. SMITH A.C.E.
MONTAGE: DONALD GRAHAM BERRY MONTAGE: ROGER DEATONS, A.S.C. A.C. DIRECTEUR GÉNÉRAL: GINNY MCGENTY DIRECTEUR GÉNÉRAL: LAURENCE MARK DIRECTEUR GÉNÉRAL: WING WANG

A L'AFFICHE!		LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	
CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO LANGUEVILLE 6	CINÉPLEX ODEON LONGUEVILLE (Place)
CINÉPLEX ODEON PONT-VIAU 16	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE	CINÉPLEX ODEON ST-EUSTACHE	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Carrefour)
LES CINÉMAS GUZZO TERREBONNE 8	CINÉPLEX ODEON CARREFOUR DORION	CINÉPLEX ODEON PLAZA DELSON	CINÉPLEX ODEON CHATEAUGUAY ENCORE
LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX ODEON STE-THERÈSE 8	CINÉPLEX ODEON ST-JEAN	CINÉPLEX ODEON ST-JÉRÔME
CINÉPLEX ODEON FAUBOURG	CINÉPLEX ODEON LASALLE (Place)	LES CINÉMAS GUZZO LACORDAIRE 11	CINÉPLEX ODEON SPHERTECH 14
		CINÉPLEX ODEON POINTE-CLAIRE	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerias)
			CINÉPLEX ODEON BROSSARD

Anticléricalisme de basse-cour

DOGMA

Réalisation et scénario: Kevin Smith. Avec Linda Fiorentino, Matt Damon, Ben Affleck, Alan Rickman, Salma Hayek. Image: Robert D. Yeoman. Montage: Scott Rosier, Vincent Pereira Kevin Smith. Musique: Howard Shore. États-Unis, 1999, 129 minutes. Cinéplex-Odeon.

ANDRÉ LAVOIE

Depuis quelque temps, Kevin Smith se prend à la fois pour Pasolini (*L'Évangile selon saint Matthieu*), Scorsese (*The Last Temptation of Christ*) et Godard (*Je vous salue Marie*). Avec un ton irrévérencieux et la complicité involontaire des dignes représentants de l'Église catholique américaine, son tout dernier film, *Dogma*, dégage tout à coup un parfum de scandale à défaut d'une odeur de sainteté. En prétendant que Dieu est une femme (et qui ressemblerait à Alanis Morissette, donc à une Canadienne; ceci constituerait-il un double sacrilège?) et qu'un treizième apôtre aurait été éjecté des saintes écritures parce qu'il était Noir, il n'en fallait pas plus pour faire trembler les soutanes et remuer les sacristies.

Dénoncer ce film qui ressemble à une pochade étudiante équivaut à lui accorder une importance qu'il ne mérite absolument pas. Ses détracteurs (dont certains auraient proférés de sérieuses menaces aux dirigeants de Miramax, qui devaient distribuer *Dogma* avant de le refiler à Lion's Gate) lui offrent la meilleure publicité qui soit. Tout cela pour l'histoire de deux anges, Bartley (Ben Affleck) et Loki (Matt Damon), bannis du Ciel et désireux d'y retourner mais dont les plans douteux seront contrecarrés par une foule de messagers divins mais appuyés par quelques renégats de l'au-delà.

Au centre de ce capharnaüm, coincée entre deux « prophètes » (James Mewes et Kevin Smith, muets du début à la fin), Rufus le treizième apôtre (Christ Rock) et Metatron, l'ange sorti tout droit d'une pièce de Shakespeare (Alan Rickman, vachement british), se profile la figure salvatrice de Bethany (Linda Fiorentino). C'est à elle qu'échoit la tâche ingrate de stopper la course de Bartley et Loki même si elle mettra du temps à comprendre pourquoi une fille qui travaille dans une clinique d'avortement se voit confier une telle mission. Du Wisconsin, un État pire que l'enfer paraît-il, elle doit se rendre au New Jersey, ce qui n'est sans doute guère mieux...

Pour ceux qui hésiteraient encore à y croire, les écarts de langage, les hérésies, voire les « blasphèmes » pullulent bel et bien dans *Dogma*. Smith tire sur tout ce qui bouge, de la bondeuserie au déclin du catholicisme, se prenant ni plus ni moins pour un exégète s'inspirant autant de MTV et de *South Park* que des Évangiles. Le

cocktail est à proprement parler indigeste. Il est d'ailleurs défendu par une foule de visages connus mais pas nécessairement les plus transcendants, à commencer par le duo Affleck-Damon, toujours aussi peu charismatique, et une Linda Fiorentino qui ne semble guère avoir la foi, du moins celle de défendre son personnage.

Alors qu'il ne se prenait que pour un simple représentant de sa génération, Smith apparaissait culotté à défaut d'être toujours inspiré. Après des débuts fracassants avec un petit film tourné dans et autour d'un dépanneur (*Clerks*) et un triangle amoureux amusant, mené rondement (*Chasing Amy*), voilà maintenant qu'il joue les anticléricals de basse-cour. Et il n'a

rien d'un Pasolini ou d'un Scorsese, eux qui ont su remettre en question, avec courage et audace, certains dogmes du christianisme, sans faire de l'esbroufe. En fait, il souhaiterait plutôt être comparé aux Monty Python, mais son humour bas de gamme ressemble à celui d'un adolescent boutonneux.

Il ne reste qu'à souhaiter que les catholiques d'ici et leurs bons évêques n'ajoutent pas leur grain de sel à cette fausse polémique puisque le calice est déjà plein... Ils devraient adopter le même mutisme que pour la question des orphelins de Duplessis. Leur silence sera, sans équivoque cette fois, un véritable signe de sagesse.



Les écarts de langage, les hérésies, voire les « blasphèmes » pullulent dans *Dogma*.

« Une comédie romantique pleine de charme, de style et de folie. Leconte, Paradis et Auteuil en état de grâce. Un bonheur! »
STUDIO

« Leconte peut embrasser les anges. Il a tiré sans viser, avec le cœur, et s'est enfoncé profondément dans le nôtre. »
PREMIÈRE

DANIEL AUTEUIL VANESSA PARADIS



La fille du pont sur le pont

un film de PATRICE LECONTE

SCÉNARIO ET RÉALISATION: SERGE FRYDMAN PHOTO: JEAN-MARIE DRUJOU, A.F.C. DÉCOR: IVAN MAUSSON
COSTUME: ANNE PÉRIER SON: PAUL LAINE - JEAN GOUDIER - DOMINIQUE HENNEQUIN MONTAGE: JOELLE HACHE
DIRECTION DE PRODUCTION: DANIEL BASCHIERI ASSISTANT: GREGOIRE BARACHIN PRODUCTION: HERVE TRUFFAUT
UNE PRODUCTION FILMS CHRISTIAN FECHNER - UGCF - FRANCE 2 CINÉMA
Avec la participation de SOFICA SOFINERGIE 5 avec la participation de CANAL+

A L'AFFICHE!		LAISSEZ-PASSER REFUSÉS	
CINÉPLEX ODEON COMPLEXE DESJARDINS	LES CINÉMAS GUZZO DES SOURCES 10	CINÉPLEX ODEON LAVAL (Galerias)	CINÉPLEX ODEON BOUCHERVILLE
MAISON DU CINÉMA SHERBROOKE	CINÉMA 9 GATINEAU	CINÉMA PINE STE-ADELE	

« *Fight Club* vous met au cœur de l'action et bouleverse vos préjugés. Il vous donne le vertige et vous laisse sur une pointe d'ironie. »
Peter Travers, ROLLING STONE

« *Fight Club* est un film d'humour noir, au rythme furieux. »
Candace Hughes, ASSOCIATED PRESS

www.foxmovies.com/fightclub

13 ANS +

A L'AFFICHE!
CONSULTEZ LA PAGEHoraire CINÉMA DU JOURNAL

FLORENCE VIGNON ANTOINE CHAPPEL

LE BLEU DES VILLES

« FLORENCE VIGNON CRÈVE L'ÉCRAN! »
Luc Porreault - LA PRESSE

Quinzaine des réalisateurs Cannes 1999

un film de **STÉPHANE BRIZÉ**

DÈS LE VENDREDI 19 NOVEMBRE!

Jamais sans ma fille

ANYWHERE BUT HERE
(N'IMPORTE OÙ SAUF ICI)

De Wayne Wang. Avec Susan Sarandon, Natalie Portman, Eileen Ryan. Scénario: Alvin Sargent. Image: Roger Deakins. Montage: Nicholas C. Smith. États-Unis, 1999, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Pour certains, l'adolescence est une lente accumulation de problèmes personnels, moins les factures. Un purgatoire moral, physique et affectif, que seule l'atteinte de l'âge adulte peut décrocher. C'est ainsi qu'Ann (Natalie Portman) voit les choses depuis qu'elle a été obligée de quitter son petit bled du Wisconsin, et avec lui sa parenté pour suivre sa mère Adele (Susan Sarandon) sous le ciel de la Californie où celle-ci, irresponsable, frivole mais avec «un bon fond», forme l'espoir, de devenir «quelqu'un».

Wayne Wang, qu'on savait butineur depuis qu'on l'a vu passer du mélodrame épique (*The Joy Luck Club*) à l'exercice austère ludique (*Smoke*), fait dans ce téléroman de luxe la synthèse de tous les arrache-larmes centrés sur les relations mère-fille qui ont balisé le genre. Tiré du roman à succès de Mona Simpson, ce mélodrame plat ne renouvelle pas même le thème, éculé, du rapport amour-haine qui unit et désunit une fille et sa mère. D'ailleurs, inutile de se le cacher: *Anywhere But Here* est un film de femmes, de mères, de filles. La démonstration en mots et en images de ce que la nature humaine possède de plus fort et de plus déraisonné, à savoir le lasso ombilical.

Hélas, le film de Wang reste à la surface des scènes, des personnages, des émotions, les observe à distance et n'émue personne. Au fil de départ, il comportait pourtant les éléments du succès, à commencer par le directeur photo des frères Coen (Roger Deakins), le scénariste d'*Ordinary People*

(Alvin Sargent) et le compositeur attitré de Tim Burton (Danny Elfman); en plus, bien sûr, de l'excellente Susan Sarandon, qui apporte fraîcheur et vitalité à un personnage proche parent de celui qu'elle incarnait dans *Bull Durham*. Comment toutes ces forces ont-elles pu s'uniformiser de la sorte? Le film, à son corps défendant, pose la question. D'autant qu'avec sa tronche impassible et ses yeux humides, Natalie Portman, la désormais célèbre reine Amidala du dernier *Star Wars*, ne fait pas le poids à côté de sa rivale.

Du reste, le film manque de repères temporels, de sorte qu'on ne voit pas passer le temps, qui semble suspendu entre les scènes s'enchaînant sans faire grimper la tension dramatique et la rafale de clins d'œil complaisants (à *Thelma et Louise*, notamment) auxquels Wang se prête comme s'il était un nouveau venu. Pour toutes ces raisons, le titre du film, *Anywhere But Here*, résume moins le sentiment de la jeune héroïne, que celui des spectateurs...

Fable impossible

TRAIN DE VIE

Réalisation et scénario: Radu Mihaileanu. Avec Lionel Abelanski, Rufus, Clément Harari, Michel Muller, Agathe de La Fontaine. Image: Vargos Arvanitis. Musique: Goran Bregovic.

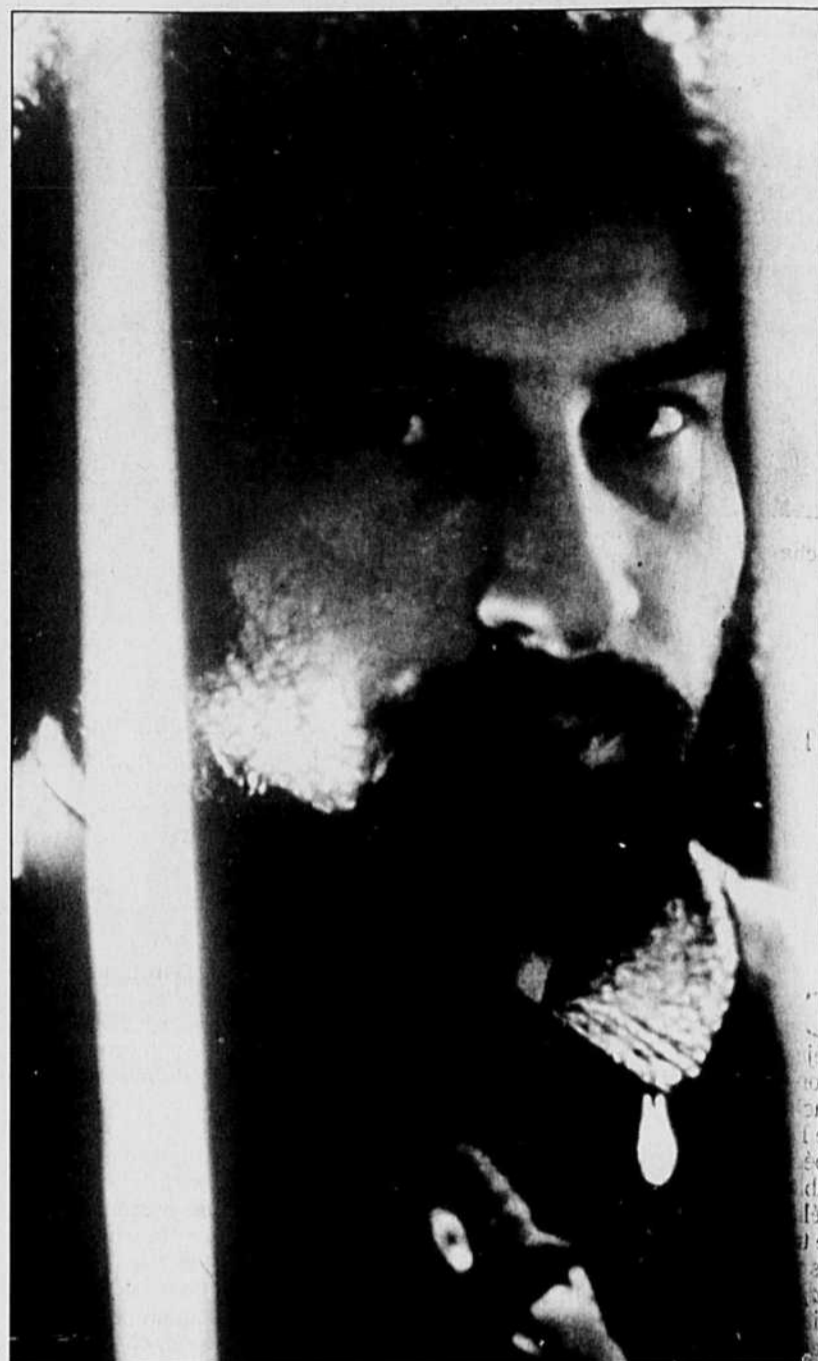
ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il est sans doute difficile d'emboîter le pas à *La vie est belle* de Benigni en empruntant le ton de la comédie pour aborder le thème lancinant de l'Holocauste. Que le cinéaste italien ait réussi à ne pas se casser la figure dans pareille aventure a épaté tout le monde. Donc, survient un autre film ironisant à son tour sur le non ironisable. Radu Mihaileanu, cinéaste français d'origine roumaine, est déjà connu du public montréalais, du moins des cinéphiles qui ont suivi le FFM. Il y a quatre ans, son film *Trahir* remportait le Grand Prix des Amériques. Mais là où *Trahir* n'entendait pas à rire en montrant les dessous de la délation dans un régime totalitaire, *Train de vie* brandit l'humour juif à la face de l'horreur.

Mihaileanu raconte une fable impossible, entendons-nous tout de suite là-dessus. En écrivant son scénario, il a consulté des survivants du régime nazi. Tous lui ont dit que son histoire ne tenait pas debout.

Le récit est celui d'un petit village juif d'Europe de l'Est à la veille du grand débarquement SS. Voilà que le fou de la communauté convainc ses frères de l'existence des camps et des massacres. Que faire? Fabriquer un faux train de déportation en déguisant quelques villageois en officiers allemands et en faisant croire aux petits amis d'Hitler que les fuyards sont des leurs. Plus facile à dire qu'à faire. Tous les villageois mettront la main à la pâte et le film racontera la fuite vers la Russie de ce train fantôme qui se rit des gares et des barrages et passe à travers les mailles de l'infâme réseau.

Là où Benigni mariait les tons, passant de la comédie au drame, jouant sur plusieurs octaves, *Train de vie* demeure de bout en bout rivé à la grosse farce, sans parvenir à faire naître l'émotion, même au cours des moments les plus dramatiques. Les SS ont l'air de fantoches, les victimes affichent des comportements souvent grotesques; certains wagons servant d'état-major aux forces communistes montantes, d'autres plus olé olé permettent à la belle de la communauté de se tirer en l'air. Les gags sont appuyés, les effets claironnés à l'avance.



Là où Benigni (*La vie est belle*) mariait les tons, passant de la comédie au drame, jouant sur plusieurs octaves, *Train de vie* demeure de bout en bout rivé à la grosse farce, sans parvenir à faire naître l'émotion, même au cours des moments les plus dramatiques.

Un peu de subtilité eût ouvert la voie à tous les vertiges, fait flotter la tragédie derrière l'humour. Ici, sans choquer pour autant (ce qui en soi confère au film un certain mérite), le ton guignol utilisé du début à la fin retire à *Train de vie* beaucoup de sa portée. On ne saurait parler de performances d'acteurs. La caricature est trop pesante, l'in vraisemblance trop évidente. Chacun y va de sa composition. Le dénouement viendra par ailleurs dé-

couvrir l'intrigue. L'histoire est-elle révévée? Le cinéaste l'insinuera, laissant le spectateur gros Jean comme devant. Fable? Oui, mais capable de jouer sur une seule corde sans arriver ni à convaincre ni à toucher. Ceux qui, comme moi, gardaient des réserves sur le film de Benigni côté réalisation reconnaissent soudain à *La vie est belle* des vertus de finesse auxquelles *Train de vie* ne saurait prétendre à aucun moment.

« Un chef-d'oeuvre »

- Paul Toutant, *Le Téléjournal, R.C.*

« Une audacieuse comédie »

- Georges Privet, *Voir*« J'aime beaucoup.
Je le recommande »- Francine Laurendeau, *Multimédi'art, R.C.*« Du rire, beaucoup de rire,
de l'émotion, de la musique festive,
de la tendresse »- Louise Blanchard, *Journal de Montréal*TRAIN
DE VIE

Un film de RADU MIHAILEANU

GAGNANT

de plus de 10 prix
de cinéma internationaux dont :

SUNDANCE FILM FESTIVAL 1999

PRIX DU PUBLIC

MOSTRA DE SAO PAULO 1998

PRIX DU PUBLIC

PRIX DE LA CRITIQUE

FESTIVAL DE VENISE 1998

PRIX DE LA PRESSE

PRIX ANICA FLASH



L'horreur sous la candeur

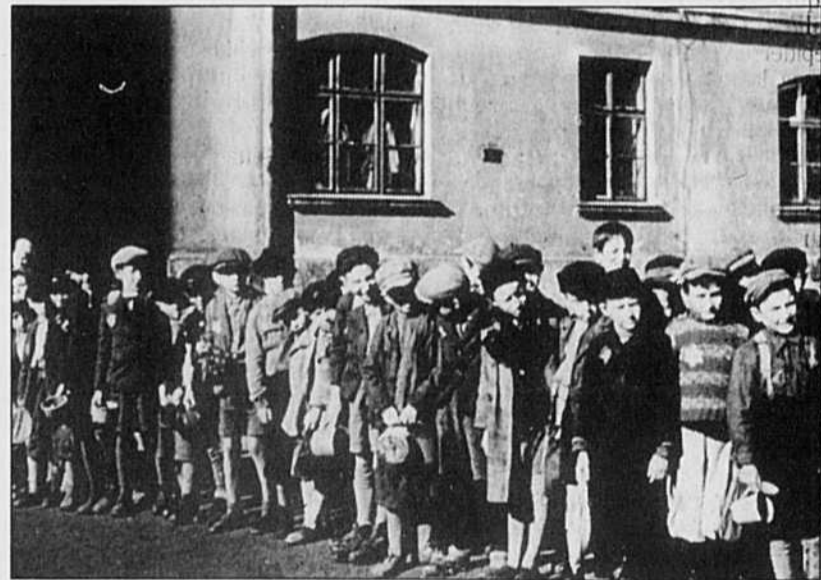
PHOTOGRAPHER

Réalisation: Dariusz Jablonski. Scénario: Andrzej Dobek, Arnold Mostowicz, Dariusz Jablonski. Image: Tomasz Michalowski. Montage: Milenia Fiedler. Musique: Michal Lorenc. Pologne-France-Allemagne, 1998, 80 minutes. V.o. avec sous-titres anglais. Cinéma du Parc.

ANDRÉ LAVOIE

Même après 50 ans, la Shoah n'en finit plus de révéler ses mystères et ses secrets morbides. Les preuves tangibles de la froide planification par les nazis d'un imposant génocide ne cessent de s'accumuler. Cette époque trouble possède aussi son lot (immense) d'actes de courage, de lâchetés inqualifiables et de bizarreries. Et personne ne contestera le fait que les guerres constituent le terrain par excellence de bien des expérimentations devenues par la suite prouesses technologiques et objets du quotidien.

L'Autrichien Walter Genewein, comptable avant de devenir tortion-



Avec une patience infinie, le cinéaste polonais Dariusz Jablonski s'est approprié ces images dans *Photographer* pour leur donner une seconde vie.

naire, ne pensait nullement passer à l'histoire en photographiant la vie quotidienne du ghetto de Lodz en Pologne, ghetto dont il avait la charge et qui comptait, dès 1939, pas moins de 156 000 juifs. Ce Robert Doisneau sans talent ni humanisme utilisait un procédé totalement nouveau à l'époque: les diapositives couleurs. En 1987, dans une poussièreuse boutique de Vienne, plus de 400 de ses diapositives furent retrouvées, un témoignage visuel de première importance sur une autre page sombre de la Deuxième Guerre mondiale.

Avec une patience infinie, le cinéaste polonais Dariusz Jablonski s'est approprié ces images dans *Photographer* pour leur donner une seconde vie et, surtout, montrer ce qu'elles voulaient cacher: l'horreur derrière leur fausse candeur. Cette traversée du miroir est possible grâce au témoignage d'Arnold Mostowicz, jeune médecin à l'époque et qui a côtoyé presque tous les éclipsés du ghetto, supportant la maladie, la mort, l'insalubrité et une odeur qu'il décrit encore avec un profond dégoût.

Entre les souvenirs douloureux de Mostowicz et les images presque bucoliques de Genewein s'intercalent des bribes de rapports faisant état de la barbarie méthodique des nazis. On y compte les morts avec précision, relevant les causes (malnutrition, crises cardiaques, tuberculose) comme de simples erreurs de parcours qui en-

travent momentanément la productivité du ghetto.

L'intérêt de *Photographer* ne repose certes pas sur la nouveauté du sujet ou une certaine audace dans le traitement. Adoptant plutôt un ton nuancé, plus près de la confiance que de la dénonciation, Jablonski expose la froideur de cette machine de mort tout en se référant constamment au caractère prétendument candide des photographies de Genewein. Ce parti pris, à la fois modeste et courageux, affiche assez rapidement ses limites et Jablonski n'arrive pas à nous captiver devant cette curieuse découverte, ni à nous émouvoir profondément.

Le cinéaste s'appuie beaucoup trop sur le contenu des rapports de Genewein, dont la lecture monotone et les descriptions purement techniques finissent par lasser. N'interrogeant qu'un seul témoin vivant, Arnold Mostowicz, le documentariste apparaît vite à bout de souffle. Cela ne fait que révéler le caractère plutôt anecdotique de l'ensemble et l'incapacité du réalisateur à pousser plus loin la puissance symbolique de ces images, qui, même contextualisées, n'échappent pas totalement à leur banalité. C'est sans doute là que se situe le véritable danger de s'intéresser à un photographe dont la seule ambition était de témoigner de ses (pathétiques) exploits et de célébrer la grandeur d'une idéologie décadente.

TANGO

Hommage à Piazzolla
musique - chant - danse

QUINTETO TANGO ÉSTOR VAZ

piano - bandonéon - violon - cello - basse

24, 25, 26, 27 nov. à 20h00

portes ouvrent à 19h00

à La Milonga de Buenos Aires

Centre Espagnol de Montréal

4848 boul St-Laurent, coin St-Joseph

Billets: 25\$ sur réservation

membres: 20\$ - âge d'or/étudiants: 15\$

Souper-spectacle: 35\$

Info et réservations: Tél.: 984-2725

CITE
rock détente

107.3 FM

M

MOTION
INTERNATIONAL

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE

MAINTENANT À L'AFFICHE!

Consultez le guide-horaire de Famous Players

FAMOUS PLAYERS

PARISIEN

FAMOUS PLAYERS

CENTRE LAVAL

FAMOUS PLAYERS

GREENFIELD PARK

FAMOUS PLAYERS

GREENFIELD PARK

LES ARTS

DISQUES



Zachary Richard

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Tout Zachary

TRAVAILLER C'EST TROP DUR - ANTHOLOGIE 1976-1999

Zachary Richard Audiogram (Sélect)

SYLVAIN CORMIER

C'était pour ainsi dire prêt en février 1998. Depuis des mois déjà, dans la confrérie, nos attentions avec impatience l'anthologie de Zachary Richard qui préparait Patrice Duchesne, l'homme des «projets spéciaux» chez Audiogram (responsable du récent coffret live de Daniel Bélanger, notamment). Mais bon, il se trouva que Zach avait le vent dans les voiles, que son merveilleux album *Cap Enragé* continuait de se multiplier et de fournir aux radios des extraits gagnants: on reporta donc *Travailler c'est trop dur* — le titre est demeuré — à la fin du cycle *Cap Enragé*. C'est-à-dire maintenant. Pas trop tôt, ai-je pensé en recevant le bel objet. Et puis, constatant qu'on avait ajouté deux titres — *L'arbre est dans ses feuilles* et *La Ballade de Jean-Baptiste* — enregistrés lors du spectacle de Zach en trio de guitares acoustiques au dernier Festival de jazz de Montréal, j'ai été rasséréiné. Pour faire une anthologie, l'attente est toujours une vertu.

Qu'obtenons-nous donc enfin? Deux disques honnêtement remplis (deux heures treize minutes de musique) et finement dosés, échantillonnant un à un les albums parus depuis 1976, sauf *Cap Enragé*, 300 000 d'entre nous le possédant et le chérissant déjà. L'équilibre y est remarquablement maintenu entre les élues d'office — les *Réveils*, *Travailler c'est trop dur*, *L'arbre est dans ses feuilles* et autres *Migration* — et les choix du cœur: l'exquise *Madeline*, l'atmosphérique *Ballade de Beausoleil*, le slow collé serré *Un autre soir ennuyant*, l'épidémique *Con Todo De Meus Caracão*, la poignante *Berceuse créée*, la tristement belle *Pauv'rit neg'*. Surtout, pour la première fois, les pans cadien, français et anglais de la carrière de Zachary sont liés, permettant de porter un regard bien plus conséquent sur l'œuvre de celui qui se décrit

d'abord comme «un auteur-compositeur américain»: *Sunset On Louisiane* illumine d'autant *Ma Louisiane*.

Bel arbre

Qui plus est, chaque chanson bénéficie dans le livret d'un commentaire éclairant de Zach lui-même. Jugez de la pertinence du procédé par ce seul exemple, à propos de la tropicale *Vent d'été*: «*L'été en Louisiane est une saison très éprouvante. La chaleur et l'humidité nous obligent à faire des arrangements avec le climat qui peuvent ressembler, pour ceux qui n'ont pas l'habitude, à quelque chose proche de la paresse. C'est surtout une grande sensibilité. Avec cette chanson, je voulais évoquer cette chose qui me froissait comme une brise du Sud en plein juillet.*» Après avoir lu ça, on n'écoute plus jamais la chanson sans avoir un peu plus chaud. Utilement, on peut aussi lire toutes les paroles des chansons.

Une bio fort instructive signée Laurent Saulnier, une discographie exhaustive (incluant le premier 45-tours de 1974, hélas absent de l'anthologie) et de belles photos complètent le livret, qui constitue en fait une version revue et améliorée du modèle créé par le directeur artistique Duchesne au temps de l'anthologie de Stephen Faulkner chez DisQuébec. On ne le dira jamais assez, c'est la quantité d'information et le souci du détail — constant chez Duchesne — qui donnent à de tels coffrets l'imprimatur de qualité supérieure: ainsi apprécie-t-on ici le gros plan de la porte de la Cadillac Eldorado de Zachary qui orne le livret (il faut ouvrir la porte pour entrer dedans), le recto-verso du boîtier en imitation d'affiche de cinéma, la reproduction en timbre-poste de chaque pochette de disque avec les numéros correspondants aux extraits choisis (permettant en un coup d'œil de se repérer), la lisibilité de textes pourtant imprimés en petits caractères et la beauté toute sobre du graphisme.

Tout sert les chansons, tout permet une meilleure compréhension de l'œuvre, tout est donné dans son juste contexte, tout induit une écoute à la fois sensible et intelligente: je n'en demande pas plus. Mais Zachary et son bel arbre de chansons n'en méritaient pas moins.

HOMMAGE À/TO POLNAREFF

Artistes divers XIII Bis Records/Disques Tox (Sélect)

C'était couru. Les Franchies ont par les temps qui courent la cote auprès des Brits. Quand ce n'est pas les bidouilleurs de la techno qui font fureur (Air, Dimitri From Paris), les jeunes Angliches (et de plus en plus d'Américains à la mode) se pâment pour les chouettes chansons des yéyés *made in France*. Ils y retrouvent un zeste de *Swinging London* mariné dans la langue de Molière, un mélange qu'ils considèrent drôlement bath. On leur donnerait plutôt raison. Après Gainsbourg et Hardy, c'est donc ce cher reclus de Michel Polnareff qui s'y colle. Évidemment, les divines mélodies du plus torturé des premiers prix de Conservatoire conviennent idéalement aux sensibilités brit-pop ou pop-kitsch des groupes, chanteurs et chanteuses en présence.

Il y a d'éclatantes réussites: Pulp soumettant *Le Roi des journaux* à un groove néo-sixties du meilleur élan; le duo Saint-Etienne — qui a déjà collaboré avec le bel Étienne Daho — offrant la version la plus délicieusement acidulée de *La poupée qui fait non* jamais entendue, échantillonnage de clavecin à la clef, Nick Cave y allant d'un *Goodbye Marilou* dans le genre cavernex qu'on lui connaît, rappelant étrangement Arthur H; les groupes Pizzicato Five et Gentle People donnant respectivement *Tout pour ma chérie* et *La Mouche* avec une légèreté de dandys; et surtout Marc Almond, carrément suave dans sa reprise somptueuse d'*Amé celine*.

Il y a aussi des bides: les bizarres Residents déconstruisant mesure par mesure l'incomparable *Love Me Please Love Me*; Neppu Tokyo Salon détonnant avec leur *Tam Tam* trop cuivré; Peter Hammill n'ajoutant rien de bon à *Jour après jour*. On déclarera un non-lieu pour les participants français: les garçons de Pigalle rendent tout juste honnêtement *Le Bal des Laze*, Elli Medeiros travestit la touchante *Holidays* en une sorte de reggae latino peu mémorable et Guech Patti chuchote vraiment trop la mélodie de l'exquise *I Love You Because*. Seuls les technophiles Nolorgues & Concorde sont à la hauteur de la *Lettre à France*, dernière grande chanson de l'homme aux lunettes fumées, parue en 1977.

Au total, le disque demeure ga-

gnant: on a trop le goût d'entendre du Polnareff ces jours-ci, alors qu'un nouvel album de l'insaisissable génie est imminent, pour ne pas chérir cet album fait de toute évidence par des gens qui, comme le confrère Martin Bilodeau, moi, ma douce aimée et quelques autres, ont leur Polnareff à la bonne place. C'est-à-dire au centre de l'univers pop.

Sylvain Cormier

LIKE WEATHER

Leila (Rephlex)

Paru il y a déjà quelque temps, il fallait revenir sur ce superbe *Like Weather* de Leila. D'origine iranienne, Leila Arab est mieux connue comme musicienne dans le groupe de Björk. Pourtant, elle demeure aussi une source d'inspiration constante pour l'artiste islandaise. Sur *Like Weather*, avec l'aide de Richard James, le cerveau derrière Aphex Twin, elle donne naissance à une musique soul électronique très lo-fi. Qui d'autre pourrait se réclamer de ces ambiances qui convoquent Curtis Mayfield, Tricky et Erik Satie dans une même pièce? Ces expériences donnent des résultats aussi intrigants que *Don't fall asleep*, *Space, love* ou *Misunderstood*. Une chaleur étrange se dégage de ce disque de Leila. On ne veut rien polir de ces émotions primitives, ces arrangements sombres. On a toutefois l'impression de tenir un grand disque entre ses mains, comme à l'époque de *Blue Lines* de Massive Attack ou *Dummy* de Portishead. Cette première tentative est celle d'un visionnaire qui pense déjà aux sons de demain.

David Cantin

THE SOFT BULLETIN

The Flaming Lips (Warner)

On savait que The Flaming Lips était capable d'un disque comme *The Soft Bulletin*. Tel un clin d'œil au merveilleux *Deserter's Songs* de Mercury Rev, le trio d'Oklahoma condense en chansons les études sonores du coffret *Zaireeka* paru en 1997. Avec l'aide de Dave Fridmann, Wayne Coyne peaufine désormais un rock symphonique qui n'a rien perdu de son audace. Depuis le milieu des années 80, The Flaming Lips s'aven-

ture dans les marges de la musique populaire américaine. Bruyant et confus au départ, ce trajet gagne en subtilité avec le temps. *The Soft Bulletin*, c'est toute la délicatesse de mélodies planantes qui s'unissent à la voix fragile de Coyne. On voit comment ces musiciens aiment toujours se perdre dans les rêves les plus excentriques de Brian Wilson ou Andy Partridge. *Race for the Prize*, *A Spoonful Weighs a Ton* et *Waitin' for Superman* confirment le talent de ces explorateurs d'ambiances spatiales. Une route beaucoup plus accessible, qui inspire déjà les Mont-réalis de Blinker The Star.

D. C.

SO... HOW'S YOUR GIRL?

Handsome Boy Modeling School (Tommy Boy)

Tôt ou tard, cette rencontre devait avoir lieu. Pourtant, Handsome Boy Modeling School est né d'une blague sans importance entre Dan The Automator et Prince Paul, autour d'un épisode de la série américaine *Get A Life* de Chris Elliot. Après de plus sérieuses discussions avec la compagnie Tommy Boy, voilà que les deux réalisateurs les plus inventifs du hip-hop cherchent encore à mêler les genres. Sur *So... How's Your Girl*, on invite Del tha Funkee Homosapiens, Grand Puba et Sadat X de Brad Nubian tout comme Sensational à se joindre à Miho Hatori de Cibo Mato, Alec Empire ou Kid Koala pour former l'école de mannequins la plus hétéroclite possible. Dans un esprit similaire au «hip-opera» *A Prince Among Thieves*, ce disque impressionne par sa grande diversité musicale, allant du trip-hop au jazz jusqu'à la déconstruction violente du drill and bass. Imaginez les Chemical Brothers devenus des adeptes de hip-hop. C'est un peu ce que nous réservent des pièces comme *Metaphysical*, *The Truth*, *Sunshine* ou l'étonnante *Megaton B-Boy 2000*. Un disque ambitieux qui a l'intention d'abolir plusieurs barrières musicales.

D. C.

VOL. 1 - BLACK FOLIAGE - ANIMATION MUSIC

The Olivia Tremor Control (Flydaddy) The Olivia Tremor Control est une

bien curieuse invention. Dans les premiers rangs du collectif Elephant 6 d'Athens, ce concept musical des plus libres détermine les lois de son propre univers psychédélique. Avec l'aide, entre autres, de certains membres d'Apples In Stereo, Bill Doss ainsi que William Cullen Hart sont à la tête d'une animation complexe qui puise dans un monde sonore fait de cordes, de cuivres, d'effets et d'échantillonnages bizarres. En écoutant *Black Foliage*, on a l'impression d'entrer dans un labyrinthe hypnotique qui évoque l'album-culte de White Noise, *An Electric Storm*. Par ailleurs, Olivia Tremor Control ne cède en rien à l'engouement nostalgique envers les années 60. Il s'inspire plutôt de la profusion baroque de certains groupes issus de cette période orageuse. Déjà, pour un disque à venir, on demande aux auditeurs d'envoyer les détails de leurs rêves ou une cassette pleine de sons issus de leur environnement immédiat. Pas toujours facile d'accès, Olivia Tremor Control demeure toutefois une aventure courageuse. Pour ceux qui souhaitent poursuivre l'expérience, il faut tendre l'oreille au magnifique *In The Aeroplane Over The Sea* de Neutral Milk Hotel, paru l'an dernier.

D. C.

JAZZ HAS A SENSE OF HUMOR

Horace Silver Étiquette Verve

Ce qu'on a dit de Tanguay ne peut pas être dit du nouvel album de Horace Silver. Pianiste reconnu pour avoir introduit avec plus d'impact que d'autres les notes dites *churchy* ou *funky*, Silver n'est vraiment plus ce qu'il était. Du moins si l'on se fie à ce nouvel album.

Réalisée en compagnie de Ryan Kisor à la trompette, Jimmy Greene au saxophone, John Webber à la contrebasse et Willie Jones III à la batterie, cette production faite exclusivement de compositions portant la signature de Silver tombe à plat comme tombe souvent à plat un soufflé au fromage. On écoute cela, on écoute cet album avec les meilleures intentions du monde parce qu'il est celui d'un musicien qu'on apprécie depuis des lunes, on écoute donc et on conclut ainsi: bof!

Serge Truffaut

hommage to polnareff

Inclus des citations inédites en français de:

pulp
nick cave
marc almond
peter hammill
pizzicato five

«... Un pur délice.»
- Patrick Gauthier, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

«... un film qui fait du bien, qui réchauffe le cœur.»
- Denise Martel, LE JOURNAL DE QUÉBEC

«... 120 minutes de bonheur assuré.»
- Pierrette Roy, LA TRIBUNE

Jacques VILLERET, Jacques GAMBLIN, André DUSSOLIER, Michel SERRAULT

Le bonheur d'être libre, la liberté d'être heureux.

Les ENFANTS DU MARAIS

UN FILM DE Jean BECKER

À L'AFFICHE!

COMPLEXE ODEON: COMPLEXE ODEON: COMPLEXE ODEON: SON DIGITAL

COMPLEXE DESJARDINS DAUPHIN LAVAL (Galerias) ST-BRUNO BROSSARD

BOUCHERVILLE GATINEAU STE-ADELE VALLEYFIELD

«... un combat, un acte de militantisme pour un cinéma différent...»
- Elie Castiel, SEQUENCES

«... un discours incessant et clairvoyant sur le cinéma indépendant québécois, véhiculé par la bouille à la Woody Allen de Claude Fortin lui-même...»
- Réal Larochelle, 24 IMAGES

L'autobiographe amateur un film de Claude Fortin

DÈS LE 19 novembre AU CINÉMA PARALLÈLE eXCentris

Distribution Cinéma libre cinemalibre.com/autobiographe

com CIBL KUT

Les Radio-Concerts du Centre Pierre-Péladeau

«On dit que la perfection n'est pas de ce monde; c'est une erreur complète en l'occurrence»
- JEAN FRANÇAIX, compositeur, Paris

au sujet d'André Moisan, clarinettiste

le lundi 15 novembre, 20h Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure

LA CRITIQUE EST UNANIME! NE MANQUEZ PAS CE FILM! DÉJÀ PLUS DE 2 000 000 DE SPECTATEURS EN FRANCE 1 000 000 EN ITALIE APRÈS SEULEMENT 5 SEMAINES REPRÉSENTATION OFFICIELLE DE L'ESPAGNE AUX OSCARS

«Un rythme endiablé, un feu roulant qui entraîne le spectateur à travers une action sans faille... une réussite.»
- Luc Perreault, LA PRESSE

«Un film maniant la couleur et l'humour... laisse le spectateur ravi, ému et apaisé.»
- Odile Tremblay, LE DEVOIR

«Lyrique et insoumis... des actrices incomparables... De la pure magie!»
- Dimitri Katadotis, HOUR

«★★★★★ On vous recommande une fois et une autre ce bijou de sensibilité et de drôlerie.»
- Normand Provencher, LE SOLEIL

TOUT SUR MA MÈRE

De l'île de PEDRO ALMODÓVAR

CITE 107.3 FM SONY PICTURES CLASSICS Blackwatch DISTRIBUTION

TODO SOBRE MI MADRE GRAND FAVORI DE CANNES 1999

version française COMPLEXE ODEON: COMPLEXE ODEON: BROSSARD

COMPLEXE DESJARDINS LAVAL (Galerias)

V. O. DVD COMPLEXE ODEON Brossard (514) 847-2244

V. O. DVD COMPLEXE ODEON ÉGYPTIEN

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Exceptionnelles réussites

La scène de l'opéra comme celle du récital de soliste nous réservent encore, heureusement, de fort agréables surprises

FRANÇOIS TOUSIGNANT

PROKOFIEV: THE GAMBLER

Serge Prokofiev: Le Joueur, opéra en quatre actes, op. 24, sur un livret du compositeur d'après le roman de Dostoïevski. Le Général: Sergei Alexashkin; Pauline: Liubov Kazarnovskaya; Alexis: Vladimir Galuzin; la Grand-mère (Babulenska): Elena Obraztsova; le Marquis: Nikolai Gassiev; M. Astley: Valery Lebed; Blanche: Marianna Tarassova; le

Prince Nilski: Victor Vikhrov; le Baron Wurmenhelm: Andrei Khrantsov; Potapych: Yuri Laptev. Chœur et orchestre du Théâtre Mariïnski (Kirov) de Saint-Petersbourg, dir. Valery Gergiev. Fourreau de deux disques, durée: 1 h 54 min. 44. Philips 454 559-2

Arrivé près de la mi-vingtaine, Prokofiev s'entichait du *Joueur* de Dostoïevski et décide d'en faire le sujet de son deuxième opéra (son cinquième ouvrage lyrique en fait). Il

marque là dans les traces directes du Tchaïkovski de *La Dame de Pique* comme Dostoïevski explorait les plates-bandes de Pouchkine. Pourquoi connaît-on si peu cet opéra? Uniquement par malchance historique. *Le Joueur* fut achevé en 1917, à une époque où il n'y avait guère de place pour créer un opéra en Russie. Et à l'étranger, un imprésario comme Diaghilev — alors seule planche de salut pour les artistes russes — ne croyait qu'en l'avenir du ballet. Pire encore, après la Révolution, quelle place y aurait-il pu avoir pour ce type de sujet qui ne glorifiait pas le peuple, montrant la veulerie de l'appât du gain via les seules cartes?

La maison Philips poursuit donc son association avec l'ancien Kirov et l'actuel Mariïnski, et Gergiev, le maître-d'œuvre de cette compagnie de spectacles, réhabilite «son» répertoire. Après le choc de *L'Ange de Feu*, il nous impose ce *Joueur*. Si vous aimez l'opéra autre que belcantiste, si vous adorez le théâtre, si vous êtes épris de musique, votre curiosité sera plus que satisfaite à l'écoute de cet opéra.

Attention, il faut faire un effort: celui de la première audition en lisant le livret pour suivre l'histoire, assez dense. Dostoïevski n'est pas un auteur léger, et le tout jeune Prokofiev s'est épris de son œuvre avec toute l'énergie d'un rebelle — même s'il avouait ne pas composer d'autres extravagances pour calmer les potentiels directeurs de théâtre d'alors.

La musique colle au texte. Oui, cet opéra en est un de dialogues nerveux. Les chanteurs collent à la musique, donc font du théâtre. La baguette de Gergiev, serrée, colle elle aussi au texte pour propulser toute cette musique sur une scène — pour nous, simples auditeurs, malheureusement imaginaire — monumentale et dévastatrice.

Monumental, le mot est lancé pour cet opéra-découverte. Le disque pourrait se contenter de n'être qu'une présentation de l'œuvre. Nenni: on tient ici l'aune à laquelle son interprétation devra désormais être évaluée.

Ce *Joueur* se révèle être aussi important que le *Wozzeck*, de Berg. Si j'arrête de vous parler de la partition, c'est qu'il faut bien vous dire à quel point l'interprétation est prodigieuse. Gergiev est à son meilleur. Comme chef d'opéras, russes surtout et sans que ce soit limitatif, il n'a guère son pareil. Cet enregistrement ne fera se dédire personne et convaincra même les plus rébarbatifs de l'extrême actualité et nécessité du genre. Les chanteurs sont tous primes, chantant, disant, gueulant — jouant quoi! — leur hypocrisie que le vice du jeu et ses manifestations sociales provoquent chez ceux qui s'y adonnent.

La distribution vocale fait donc trembler de «bonheur». Comment tant d'excellents chanteurs peuvent-ils se retrouver sur une même scène, sur un même disque? Bien sûr, certains noms sont connus, d'autres pas, mais ils sont tous, sans excep-

tion, absolument l'incarnation idoine de leur personnage, vocalement comme théâtralement (écoutez le côté gouailleur de la Babulenska de Obraztsova, celui hystérique d'Alexis «le joueur» par Galuzin, l'engoncement du général de Alexashkin ou la méchanceté amoureuse de la Pauline de Kazarnovskaya et vous prendrez goût à l'opéra).

Et que dire de l'orchestre sinon que Gergiev en tire des merveilles. Au quart de tour, il répond aux impératifs de l'exigeante partition en en maîtrisant toutes les aspirations techniques et rendant toutes celles qui sont du seul ressort dramatique. Si vous n'aimez pas l'opéra, vous aurez néanmoins plus que du plaisir à suivre le «poème symphonique» instrumental qui supporte les voix. Redécouvrir Prokofiev, ainsi fait, c'est formidable.

MUSIC OF A LIFE SO FAR...

Benjamin Britten: Sonate en do majeur, op. 65; Alexina Louie: Bringing the Tiger down from the Mountain II; Alice Ho: Caprice; Krzysztof Penderecki: Capriccio pour Siegfried Palm; Ronald Royer: A Short Odyssey; Iannis Xénakis: kottos; Gary Kulesha: ...and dark time flowed by her like a river... Simon Fryer, violoncelle; Lydia Wong, piano. Durée: 65 min. 11. Phoenix Records PHX 0877-2

Le monde du disque permet aussi de découvrir des interprètes. Le violoncelliste Simon Fryer fait une notable carrière à l'ouest de l'Océan, mais est peu connu ici. Quel dommage! Amoureux du violoncelle, curieux du répertoire contemporain, voici un enregistrement qui va vous séduire. Le panorama est large: aux deux extrémités du spectre proposé par cet artiste éclectique qui rattache large on peut mettre le Britannique Britten et le Grec Xénakis. Vous devinez facilement les «écarts» esthétiques, mais n'avez crainte: Simon Fryer les résout tous. C'est ce qui fait que le point fort reste les œuvres pour violoncelle seul.

En effet, l'accompagnatrice, la pianiste Lydia Wong, n'est malheureusement qu'une accompagnatrice dont le manque d'imagination artis-

santes, non plus que ce que la Canadienne Gisela Depkat en a fait.

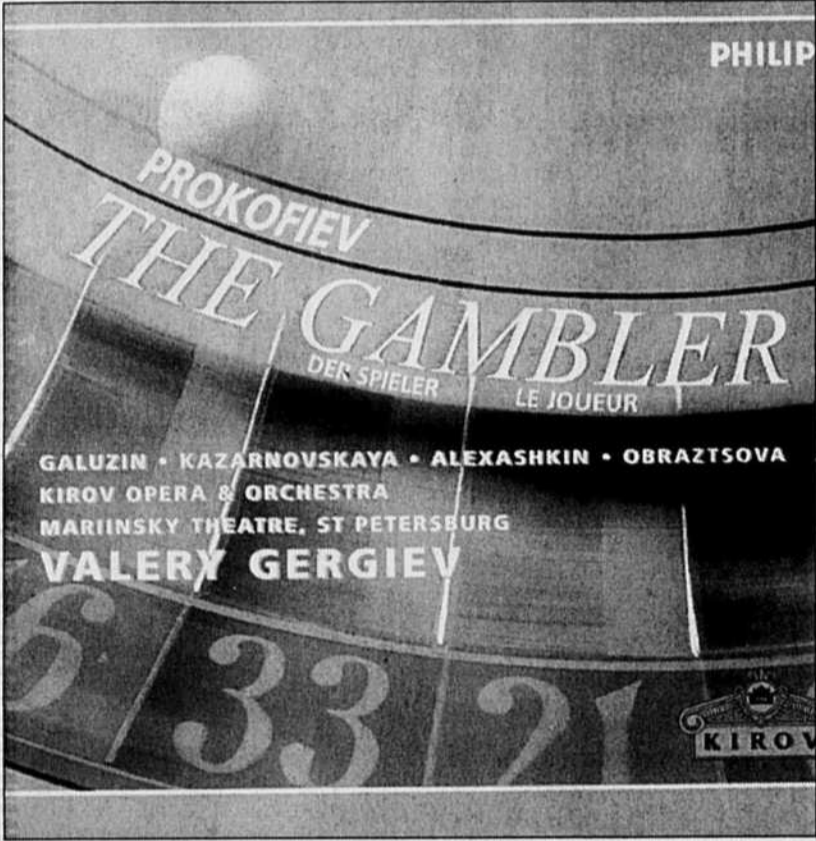
L'adage allemand a donc raison: toutes les bonnes choses viennent par trois, car voici la troisième interprétation renversante de cette musique qui pousse à la limite les possibilités de l'instrument.

Avec facilité, Simon Fryer passe son archet entre les cordes, cogne sur la caisse de son instrument, passe par-dessus le chevalet, alterne les modalités de jeu avec un sens du drame concen- tré épatant. Si le côté spécifique- ment spectaculaire de cette pièce et parfaitement propulsé depuis le violoncelle, on sent, curieusement, que l'interprète tente d'en donner plus; d'aller plus loin. Pas de frustration face au résultat, il est déjà très bon; seulement cette propulsion vers l'ailleurs de la musique qui reste encore pas tout à fait réalisé que l'interprète nous fait partager et dont on sent que cela doit aller plus loin. C'est une immense qualité: la musique n'est pas que limitée à son incarnation momentanée. Les grandes partitions appellent toujours un dépassement.

Entre ces deux moments forts, vous aimerez entendre *Bringing the Tiger Down the Mountain II* d'Alexina Louie. Si la musique de cette compositrice canadienne est souvent relâchée, ici souffle un vent de réelle poésie. Est-ce la partition ou serait la vertu de l'interprète? Peu en chaut ici tant la beauté crée tout un univers en six minutes. Glissandos, utilisation de moyens chinois (le violoncelle parle vraiment la langue à tons de l'Empire du Milieu), et progression vers un but «senti», tout cela on le vit comme on reçoit une douce caresse. Voilà le programme qui reste de ce disque.

Malgré le reste, parfois ordinaire, parfois correct, ces trois plages du disque se révèlent, curieusement, incontournables. C'est que la musique vivante y est, justement, vivante.

■ En médaillon: Fedor Mikhaïlovitch Dostoïevski. Source: archives Le Devoir



PRO MUSICA
51^e saison

Série «Émeraude»
Lundi, 22 novembre 1999 à 20h
Salle Maisonnewe, Place des arts

Une présentation
LES ARTS
du Maurier

Grigori Sokolov, piano

Programme
Les œuvres FBWV 101, 301, 201, 411, 508, 610, de J. J. Froberger
3 Intermezzi, op. 117 de J. Brahms
Sonate n°3, op. 58 de F. Chopin

BILLET: 25 \$, 20 \$ et 12 \$ (étudiants)
en vente à la Place des Arts: 842-2112
(taxes incluses, redevance en sus)

Delta Montréal
Théâtre Maisonnewe
Place des Arts

ALBUM DISPONIBLE MAINTENANT

je pleure tu pleures

Auteurs et compositeurs
Gaston Miron
Denise Boucher
Gilles Carle
Willie Lamothe
Gilles Bélanger
François Guy
Pierre Létourneau
Michel Robidoux
Réal Volland
Chantale Bellefleur
Roger Paré

Réalisateur
Réjean Bouchard

Chloé Sainte-Marie

« Chloé Sainte-Marie... une voix de mohair, la fusion parfaite du cantique, de la poésie et du western. »
MARIE VALLERAND, *CBV BONJOUR*

« La surprise de l'automne! »
VALÉRIE LETARTE, *RADIO-CANADA, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN*

« Je pleure, tu pleures est étonnant. »
MANON GUILBERT, *JOURNAL DE MONTRÉAL*

« C'est beau, c'est infiniment beau... »
SYLVAIN CORMIER, *LE DEVOIR*

« Difficile de trouver quelque défaut à ce nouvel album... »
JEAN-CHRISTOPHE LAURENCE, *LA PRESSE*

Les Lundis
Classiques du Rideau Vert
SOUS LA DIRECTION ARTISTIQUE DE FRANCINE CHABOT

CONCERT FRANCIS POULENC
« En Poulenc, il y a du moine et du voyou » dit Claude Rostand.
Un tempérament primesautier et tendre, mélancolique et sérieux, jamais lourd!

22 novembre à 20h00
Avec CARMEN PICARD au piano
MARTINE DESROCHES, violon
ANDRÉ MOISAN, clarinette
STÉPHANE LÉVESQUE, basson
et MARIE-DANIELLE PARENT, soprano

MOZART ET LES ENFANTS
Un divin génie dont la musique donne du plaisir à tout âge!

De jeunes artistes prometteurs au piano, violon, violoncelle, flûte et chant

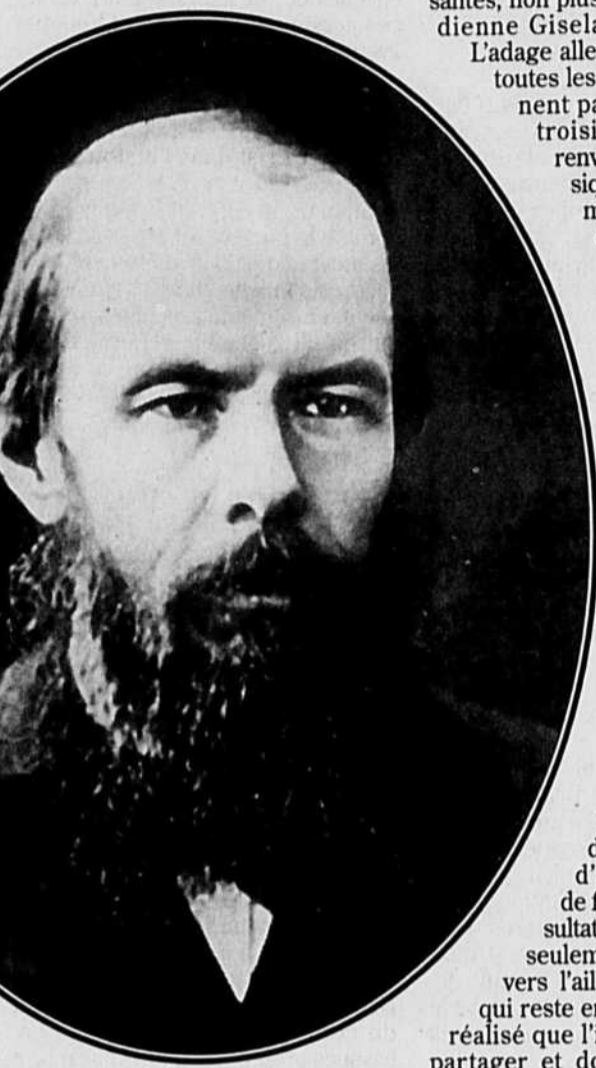
6 décembre à 20h00

Billet individuel 24\$
Prix étudiant 12\$

Information et réservations 514-844-1793

théâtre du rideau vert
4664, rue Saint-Denis • Métro Laurier

YAMAHA
VIR
radio-classique 99.5 cfp



tique bloque tout plaisir qu'on pourrait ressentir à la sonate de Britten par exemple ou le ...and dark time flowed by her like a river... de Kulesha. Passons et soulignons trois points forts du disque, trois moments qui valent largement la dépense et, surtout, le temps et la concentration de l'écoute et de la plurielle réécoute.

En premier lieu, kottos (sans majuscule), de Xénakis. Plus qu'un réseau de lignes, c'est un tissage abstrait intensément prenant qui se noue sur les quatre cordes du violoncelle. Autant l'imagination poétique et agressive du compositeur sidère, autant l'énergie et la vision de l'interprète passionné. Oh, cela ne fait guère que huit petites minutes, mais tellement belles et bonnes qu'on est certain qu'on tient là non seulement une œuvre «classique», mais en plus une interprétation marquante.

Ensuite, il faut parler du *Capriccio für Siegfried Palm* de Penderecki. Là, les références sont plus nombreuses. On ne saurait oublier ce que le dédicataire a tiré de son violoncelle dans ces pages étourdiss-

MUSIC OF A LIFE SO FAR...

SIMON FRYER CELLO

Arion Arion, un classique
concert de musique ancienne sur instruments d'époque

MUSIQUE ET HISTOIRE
Arion vous invite à une soirée musicale toute spéciale, à l'église Ste-Famille de Boucherville, classé monument historique du XVIII^e siècle.
Hélène-Andrée Bizier, historienne et conférencière, racontera ce monument d'une grande beauté architecturale, et les musiciens feront vivre ce trésor du patrimoine en tant qu'instrument de musique à l'accoustique exceptionnelle.

AU PROGRAMME
Œuvres de Luigi Boccherini:
Stabat Mater pour soprano et quintette à cordes et Quintettes pour flûte et cordes

Agnès Mellon soprano
Les musiciens d'Arion: Claire Guimond, flûte
Chantal Rémillard, Olivier Brault, violons
Élisabeth Comtois, alto
Susan Napper, Etienne Rivest, violoncelles

JEUDI LE 25 NOVEMBRE, 19H30
Église Sainte-Famille de Boucherville,
560 boul. Marie-Victorin, route 132 Est, sortie 17

Soirée bénéfique pour la Fondation québécoise de l'autisme

Réservations: 514-270-7386
Coût du billet: 60.00\$ (Reçu d'impôt, No. Enr. 8746099RR0001)

Levées de chapeau

DISPOSITIFS

Pierre Fournier
Galerie Occurrence
460, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 307
Jusqu'au 28 novembre

BERNARD LAMARCHE

Imaginez. Vous croisez dans la rue un jeune homme coiffé de son chapeau. Geste universellement reconnu pour certains, ce dernier aurait dû retirer son couvre-chef pour décliner un salut protocolaire que les bonnes manières commandent. Or, contrairement à ce que veut l'habitude prescrite par les vertus de l'éducation, le jeune homme ne retire pas sa coiffe pour vous saluer. Pourtant, vous ne bronchez pas. Pas plus que cet homme salué, vous n'aurez, vous non plus, dégarni votre crâne en signe de courtoisie.

Plutôt que de donner un coup de chapeau de la sorte, le vêtement de tête que vous portez aussi, à quelques caractéristiques près semblable à celui de votre interlocuteur de hasard, se livre plutôt à une chorégraphie signalétique dont il n'est plus possible de dire qu'elle est déconcertante. Sur cette coiffe que certains nomment fort à propos «heume» ou «panache», s'activent des mains diversement disposées ou encore des formes géométriques. Ce sont elles, d'une certaine manière maintenant passée dans les mœurs, qui témoignent d'une prise de contact, d'une communication partagée. Comme des automates d'un temps révolu, selon une gestuelle heurtée et sautillante, ces mains découpées dans l'aluminium ou dans le taoutchouc, ces plaques métalliques s'agitent, prennent parole, sans que vous ayez à prononcer mot.

Le geste oublié

Cessons d'imaginer (si vous le pouvez). De retour en solo dans une galerie montréalaise pour la première fois depuis 1994, Pierre Fournier nous donne l'occasion d'anticiper quelque peu. Il propose à la galerie Occurrence une nouvelle série de ces casques qui ont fait sa manière depuis quelque dix ans et plus. D'un côté de la salle, des photographies encadrées dans un métal froid. De l'autre, des présentoirs. De part et d'autre de la galerie, dans les images comme sur les présentoirs, des casques surmontés d'un étrange appareil, des petits moteurs qui font danser en saccade ces élé-

ments sculpturaux ci-dessus nommés.

Du côté des photographies, des modèles vêtus d'un habit uniforme et sans vie portent ces couvre-chefs, dans ce qui ressemble aux pages de mode d'un catalogue. Dans le plus strict décorum, mais comme s'ils étaient vidés de leur substance de vie, ces personnages évoluent, hébétés, avec ce poids sur la tête.

Tout se passe comme si à la parole se substituaient ces gestes. Impossible ici de ne pas penser à l'iconographie du Christ dans l'histoire de la peinture religieuse, où le Sauveur lève la main ou le doigt, s'autodésignant comme le porteur de la parole. Dans les œuvres qui nous intéressent ici, la voix reste muette, mais les mains s'activent, en signe de prise de parole. Et puisqu'elles sont directement liées au cerveau par l'entremise de ce casque animé, on dira d'elles qu'elles semblent relayer l'activité cérébrale de leur porteur.

Retirer les affects

D'un côté de la salle, donc, ces images. Elles affichent le ton assuré des photos de mode, celui de la parade, certaines situant leurs protagonistes dans des lieux génériques, d'autres dans des lieux publics. De l'autre côté, les sculptures. Paradoxalement futuristes — leur technologie n'est-elle pas déjà obsolète? —, ces casques existent, prêts à porter. À défaut de pouvoir les enlever — personne d'autre que les modèles de l'autre côté de la salle ne pourra les porter et sentir leur vibration s'emparer de leur âme —, à tout le moins peut-on en activer quelques-uns.

Lorsque le bouton qui les alimente est pressé, des chorégraphes s'élaborent, hésitantes. À l'extrême gauche de cette présentation, un de ces casques présente deux mains de latex noir. Leur mouvement rotatif lancé, parfois synchrone, parfois désarticulé mais toujours syncopé, tire à lui tous les affects qui se sont absentés volontairement dans les autres aspects de l'exposition: les cadres froids, les regards inhabités, les codes vestimentaires sévères, les matériaux en grisaille. Mais les automates gardent le fort. Ils renuent et gagnent un caractère «anthropomorphe», dans la mesure où ils s'attribuent des qualités normalement associées aux activités humaines. Ces organismes deviennent non pas des prothèses de la parole — il est impossible de dire si les machines pallient la défaillance de la parole —, mais des substitués à celle-ci (qui peut-être mutileront la parole?).

La quincaillerie organique adhère à une logique affective et devient le lieu d'une psychologie apte à émouvoir.

De la fiction

Ces *Dispositifs*, comme les nomme Fournier, sont le lieu de toutes les fictions. En plus de reprendre un discours sur la sculpture qui valorise les rapports entre l'intérieur et l'extérieur, le vide et le plein, la présence et l'absence, de la même manière que les romans d'anticipation, ces sculptures génèrent une foule d'images que soutient leur ton parfaitement maîtrisé. Ces nouvelles sculptures, plutôt que de se présenter comme des accessoires à de possibles performances, laissent flottante l'écoute et permettent de divaguer au gré des mises en scène. Il sera possible de penser à l'asepsie d'un monde comme celui du film *Gattaca*, par exemple. Et alors, il sera possible de penser que ces machines, malgré leur technologie insensible, risquent de devenir le lieu de l'expression d'une affectivité refoulée. Qui sait, peut-être un jour rencontrerez-vous un porteur de ces prototypes qui ne sont pour l'instant que ces très intéressantes sculptures cinématiques?

En plus d'un élément sculptural au mur, une autre pièce, de grande échelle, a été disposée dans le centre de la salle, que vous aurez à contourner dans votre va-et-vient entre les images et les premières sculptures. Fixe, pas très loin de l'esprit des casques de par sa forme, cette pièce se veut une réflexion plus proprement axée sur des problèmes de sculpture, de volume. Par contre, vu les œuvres au mur, cette pièce parle autrement. Sa base, parfaitement géométrique, sorte de casier étroit, se laisse lire comme un autre «dispositif» prévu pour une tête nouveau genre, qu'on aurait à insérer dans la cavité peu rassurante.

Élément quelque peu hétérogène dans la sélection des œuvres, il n'est pas dit que cet ajout introduise de nouvelles propositions dans l'exposition. Peut-être même qu'il distrait des premières œuvres, amplement solides et fortes pour se suffire à elles-mêmes. Dans un vide encore plus assumé, dans un contexte encore plus épuré, il me semble que les premières œuvres dont j'ai parlé auraient été davantage inquiétantes. Car même ludiques, elles sont par anticipation inquiétantes, dans leur manière de remettre en question la science, de réunir des technologies anciennes et actuelles, comme si le temps s'était déréglé quelque peu.



YVES LACOMBE

Dans les dernières photographies de Pierre Fournier, des modèles vêtus d'un habit uniforme et sans vie portent d'étranges couvre-chefs, dans ce qui ressemble aux pages de mode d'un catalogue. Dans le plus strict décorum, mais comme s'ils étaient vidés de leur substance de vie, ces personnages évoluent, hébétés, avec ce poids sur la tête.

Brouillards de signes

Des photographies qui oscillent entre l'ambiguïté la plus complète et la littéralité la plus consommée

CONVERGENCES ÉLÉMENTAIRES

Sylvie Readman
Galerie Optica
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 508
Jusqu'au 2 décembre

BERNARD LAMARCHE

Après avoir exposé ce nouveau corpus d'œuvres à la galerie Vu de Québec en octobre dernier, Sylvie Readman présente ses *Convergences élémentaires* à Montréal à la galerie Optica. Le travail de Readman porte depuis des années sur la reprise photographique et la recontextualisation des images, plus particulièrement des représentations du paysage. Si le paysage, au sens élargi du terme, est encore au cœur de la production de Readman, ces nouvelles images sont expurgées de références directes à des modèles théoriques puisés dans l'histoire, qui dirigent parfois trop nettement la production. Ici, la réflexion sur la matérialité de l'image même, un propos attendu, est surpassé alors que l'artiste propose des photographies qui oscillent entre l'ambiguïté la plus complète et la littéralité la plus consommée.

Dans une série de six œuvres, quatre diptyques et deux images autonomes, Readman retourne au paysage, mais sa manière s'est renouvelée. Ces images sont plus troubles. Par exemple, *Vestige* tient du paysage mais s'en éloigne tout autant, alors qu'il est impossible d'asseoir clairement des références pour cette image. Dans *Jalons*, une vue sur une page d'écriture d'enfant est rapprochée d'un paysage dépeuplé avec ses neiges et ses poteaux dressés, rythmiques, sombres et nettement découpés. Ici des rapprochements malgré nous se tissent entre les deux écritures, celle de l'image et celle, encore hésitante, de l'enfant. Cette métaphore de l'écriture est omniprésente dans l'exposition.

En scandant en deux une prise de vue du haut des airs, Readman place au centre de ses préoccupations la question de l'énonciation en photographie. Une des images se lit comme une étendue sans nom, alors que sur l'autre sont inscrits les signes qui enregistrent le point de vue. L'artiste alors nous situe, en même temps qu'elle redouble partiellement le cadrage de l'image. Ailleurs dans cette exposition, les procédés de solarisation, de bougies, de multiples exposi-

tions complexifient les images en même temps que ce brouillage des signes rend les images plus engageantes. Dans *Echappée*, il devient presque impossible de dire si les mystérieux nuages blancs qui maculent les blancheurs de l'hiver résultent des manipulations des graphies de la photographie, proviennent d'erreurs de manipulations ou appartiennent au sujet photographié. Cette os-

scillation singulière parvient à captiver le regard.

Dans ces œuvres, les manipulations permettent de faire retour sur le sujet représenté. Justement parce qu'elles conservent un peu plus longtemps les traces de leur genèse et que jamais elles ne les livrent totalement ou directement, ces nouvelles images, en ce qui me concerne, justifient amplement qu'on s'y arrête.

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

Autour de la clarinette: carte blanche à André Moisan

«...André Moisan est IMPECCABLE...
un INCROYABLE contrôle» — Claude Gingras, *La Presse*

«Un musicien simplement FANTASTIQUE»
— Karl Leister, *Philharmonique de Berlin*

**lundi 15 novembre,
20h**

Avec la participation de 10 musiciens dont:

ALINE KUTAN, soprano
JONATHAN CROW, violon
NEAL GRIPP, alto
JEAN SAULNIER, piano

chaîne culturelle
Radio-Canada

Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

Desjardins

Abonnements et billets individuels:
9 8 7 - 6 9 1 9
Admission: **7 9 0 - 1 2 4 5**

LE DEVOIR La Scène Musicale

THÉÂTRE UN RENDEZ-VOUS UNIQUE EN THÉÂTRE ET CHANSONS

«J'appelle ça un succès complet»
Sylvain Cormier, *Le Devoir*

Interprété par
Sylvie Legault
Martine Francke
Martin Ferron
au piano

MONIQUE AVANT LEYRAC

SUPPLÉMENTAIRES
LES 16, 17, 18, ET 19 FÉVRIER 2000

TEXTE EXTRAIT DU LIVRE 'MON ENFANCE À ROSEMONT' (MONIQUE LEYRAC) CONCEPTION ET DIRECTION ARTISTIQUE: GINA BAUSSON SCÉNOGRAPHIE ET MISE EN SCÈNE: DENIS BRASSARD ARRANGEMENTS MUSICAUX: MARTIN FERRON CONCEPTION DES ÉCLAIRAGES: LOU ARTEAU COPRODUCTION: PRODUCTIONS ALLEZ MILORD! / GSI RENOUEAU

UNE PRÉSENTATION DE
LE DEVOIR

LE CIRQUE 2490 NOTRE-DAME OUEST, MONTRÉAL BILLETTERIE: 514-931-2088

«(...) un spectacle tout à fait réussi, capable de charmer tous les publics»
Jean-Christophe Laurence,
La Presse

«Merci pour l'intelligence et la beauté»
Monique Giroux, SRC

«Ca devient touchant, voire émouvant, tout en restant d'une élégance simplicité.»
Danielle Desbiens, *Echo Vedettes*

LES ARTS

ARTS VISUELS

La Galerie du Siècle

Une exposition multiforme permet de saisir l'importance de la contribution de Denyse Delrue dans le paysage québécois des arts visuels

LES GALERIES DENYSE DELRUE

Maison de la culture Frontenac
2550, rue Frontenac Est
Jusqu'au 23 décembre

BERNARD LAMARCHE

Voilà une excellente idée d'exposition. La présentation actuellement en cours à la Maison de la culture Frontenac retrace un pan important de l'histoire des institutions artistiques montréalaises, sous la responsabilité de la commissaire Julie Marcotte. Le propos? Les six galeries avant-gardistes tenues par Denyse Delrue (1922-1997) de 1957 à 1983. «*Élève de Pellan et participante impliquée au cœur même de la polémique "À bas Maillart et l'académisme"*», «*première femme à Montréal à fonder une galerie commerciale dont le but exclusif était de créer un marché pour les artistes d'art contemporain*», Delrue a exposé parmi les plus grands noms de l'histoire de l'art québécois.

La première galerie de Delrue représentait des artistes de la trempe de Léon Bellefleur, Charles Daudelin, Jacques De Tonnancour, Albert Dumouchel, Paterson Ewen, Marcelle Ferron, Denis Juneau, Anne Kahane, Fernand Leduc et Jean McEwen. Au fil des ans se sont ajoutés, aux différentes adresses que la galerie a connues, les Edmund Alley, Marcel Barbeau, Guido Molinari, Charles Gagnon, Jacques Hurtubise, Denis Juneau, Rita Letendre et bien d'autres. Mais au delà de cette liste illustre, les galeries Delrue ont dynamisé la scène montréalaise de façon peu commune. L'exposition se veut en quelque sorte un hommage à Delrue, disparaît en 1997.

On retrace dans cette exposition les développements et les actants de la scène des arts visuels, le fonctionnement de ces galeries. Delrue a notamment codirigé la Galerie du Siècle, d'octobre 1963 à juillet 1968, au 1494 de la rue Sherbrooke Ouest à Montréal. On peut lire dans l'exposition que «*cette galerie fondée et fi-*

nancée par l'homme d'affaires Aubert Brillant fut codirigée par Denyse Delrue et Raymond Poulin. En plus de présenter de temps à autre du post-automatisme, les nouvelles technologies et des œuvres à saveur pop, la Galerie du Siècle présente surtout de la peinture géométrique abstraite de très grand format, des œuvres hard edge et néo-plasticiennes.

L'exposition regroupe treize œuvres présentées dans une des galeries dirigées par Delrue, de la première en 1957 à la dernière en 1984. Pour chaque œuvre faisant partie de l'exposition est donnée la date de présentation originale dans les galeries Denyse Delrue: parmi les œuvres, notons celles d'Armand Vaillancourt, de Jacques Hurtubise, un magnifique Barbeau géométrique, un Juneau attachant et d'autres de Marie-Jeanne Musiol, ainsi qu'un Janine Carreau reproduit sur un carton d'invitation.

Plusieurs ratés

On reprochera à l'ensemble sa présentation mal assortie, ses ci-

mais omniprésentes, quelques textes candides et peu critiques (ses galeries «*se présentaient comme des "centres d'art contemporain" où aucune forme d'art n'était exclue*», un énoncé imprécis par rapport au fonctionnement actuel des centres d'artistes). Aussi, quelques documents auraient dû être contextualisés alors que d'autres ne sont carrément pas datés. On met rapidement en doute la pertinence de retenir dans cette exposition une photographie de femmes africaines portant des bijoux, malgré que l'on sache que Delrue exposait également les arts appliqués et que, de 1976 à 1980, elle a été conseillère culturelle pour le ministère des Affaires culturelles en Haute-Volta (aujourd'hui le Burkina Faso), en Afrique.

En effet, alors que les œuvres de l'exposition ont toutes été présentées dans l'une ou l'autre des galeries Delrue, cette image non identifiée et non datée, à défaut d'une meilleure présentation, aurait pu être repêchée à n'importe quelle source. Sa provenance n'est pas déclinée, son choix non expliqué. Il y a beaucoup à apprendre de cette exposition, mais le traitement de l'information y est parfois déficient.

De plus, au moins un tableau est présenté dans des conditions exécrables. Non seulement le *Tableau noir pour enfant snob* (1962), de



Peinture n° 41, 1962, de Jacques Hurtubise

Claude Tousignant, tout de couleurs sombres, est-il poussiéreux, mais puisqu'il est exposé sous une lumière rasante, la poussière qui le couvre est particulièrement mise en relief. D'autres œuvres, comme le Hurtubise et le Barbeau, sont particulièrement mises en valeur au sein d'un accrochage quelque peu décousu. D'autres œuvres sont perdues dans le dédale des cloisons flottantes.

Domage que la présentation de l'exposition soit aussi discutable. Il y a là un sujet en or, une idée superbe et un véritable travail de recherche qu'il ne s'agit en rien ici de décourager, bien au contraire. L'initiative est plus que louable, l'exposition intéressante, captivante même, et ce, malgré ses failles évidentes. Malheureusement, l'exposition de Marcotte étouffe un peu dans la petite salle de la Maison de la culture Frontenac.

Marcel Barbeau

Dans la grande salle, on accueille l'exposition des œuvres de Marcel Barbeau, autour du thème «*Le fleuve en escales (1953-1991)*». L'exposition faisait l'objet d'une présentation l'été dernier au Musée du Bas-Saint-Laurent. C'est l'occasion de s'y rendre ou de la revoir.

Carol Bernier : Jusqu'au vertige

Peintures et dessins

L'exposition se poursuit jusqu'au 20 novembre.

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2J5 514-849-1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

STÉPHANE BEAULIEU

«*Mit bloss erdatchen (Pure speculation)*»

MARIE-JOSÉE COULOMBE

«*Larmes II*»

GALERIE VERTICALE
ART CONTEMPORAIN

Les expositions se poursuivent jusqu'au 19 décembre 1999 • 1871, boulevard Industriel, Laval • Mercredi au dimanche • 12h à 18h • Entrée libre • (450) 975-1188 • Rencontre avec les artistes le dimanche 5 décembre à 14h • La galerie remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec et Ville de Laval pour leur appui financier • La galerie est membre du RCAAQ.

EXPOSITION

NICOLE TREMBLAY
peintre

mardi, mercredi 10 à 20h
jeudi, vendredi et samedi
10 h à 21 h 30
dimanche 13 h à 17 h

Jusqu'au 21 novembre 1999 incl.

Centre culturel de Belœil
600, boul. Richelieu, Belœil
tél. : (450) 464-4772
Atelier Nicole Tremblay
tél. : (450) 467-7102

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

Œuvres récentes de

Claude Vermette

JUSQU'AU 20 NOVEMBRE 1999

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

La figure humaine en art contemporain

13 novembre - 2 décembre
Vernissage les 13 et 14 novembre de 13h à 17h



GdB GALERIE DE BELLEFEUILLE
1367, avenue Greene, Montréal, Québec H3Z 2A8
tel: (514) 933-4406 fax: (514) 933-6553 galbelle@total.net

VERNISSAGE

LE DIMANCHE 14 NOVEMBRE 1999
Jusqu'au 19 décembre

JEAN GAUDET



LÉO TREMBLAY



GALERIE LINDA VERGE

1019, AVENUE DES ÉRABLES
QUÉBEC (418) 525-8393

Galerie Art Mûr

encadrements

- LES BOUCHES OUVERTES**
- Roger Bellemare
 - Dominique Blain
 - Yves Bouliane
 - Martin Bourdeau
 - Gilbert Boyer
 - Geneviève Cadieux
 - Charles Daudelin
 - Denise Désautels
 - Raoul Duguay
 - Martha Fleming et Lyne Lapointe
 - Charles Gagnon
 - Raymond Gervais
 - Betty Goodwin
 - Michel Goulet
 - John Heward
 - Marcel Lemyre
 - Micah Lexier
 - Gilles Mihalcean
 - Richard Mill
 - Jean-Paul Mousseau
 - Roch Plante
 - Rober Racine
 - Louise Robert
 - Marian Wagschall
 - Irene F. Whittome

3429 Notre-Dame Ouest
Métro Lionel-Groulx
Tél. : 514-933-0711

Heures d'ouverture :
mardi au vendredi 12 h à 20 h
samedi : 12 h à 17 h

EXPOSITION

LORENZO DUPUIS

NATURES MORTES
ET PAYSAGES

JUSQU'AU 27 NOVEMBRE 1999

WADDINGTON & GORCE
1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4
Tél. : 847-1112 Fax : 847-1113
Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h
E-mail : wadgorce@total.net
Web : http://www.total.net/~wadgorce

NASCENTIA



CLAIRE BEAULIEU
Œuvres de 1990-1999

Commissaire : Jacqueline Mathieu

jusqu'au 28 novembre 1999

Mardi, mercredi : 13 h à 19 h
Jeudi, vendredi : 13 h à 18 h
Samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Entrée libre

Maison de la culture Côte-des-Neiges

5290, chemin de la Côte-des-Neiges
(métro Côte-des-Neiges)

Renseignements : 872-6889
www.ville.montreal.qc.ca/maisons



REYNA CASTAÑO ARTISTE DU MEXIQUE

Peintures - Techniques mixtes sur toile

VERNISSAGE Mercredi 17 novembre 18 h à 20 h
L'exposition se poursuivra jusqu'au 11 décembre 1999

GALERIE RAPHAEL ESSEBAG

460, Sainte-Catherine O espace 611 Montréal H3B 1A7 Tel. (514) 875-9233
MERCREDI AU VENDREDI 12-18. SAMEDI 12-17

des Galeries d'art du Québec

100 ans d'histoire de la peinture et de la sculpture au Québec

du 24 au 29 novembre 1999

Invité d'honneur :
Musée Marc-Aurèle Fortin

Avec la participation :
Musée du Bronze d'Inverness

Plusieurs activités prévues dont:
Rencontres avec de nombreux artistes
Peintres à l'oeuvre sur place

Prix du public

Entrée gratuite

HORAIRE DU SALON :

Mardi 24 novembre	10h00 à 17h30
Jeudi 25 novembre	10h00 à 21h00
Vendredi 26 novembre	10h00 à 21h00
Samedi 27 novembre	10h00 à 21h00
Dimanche 28 novembre	10h00 à 18h00
Lundi 29 novembre	10h00 à 17h00



Marché Bonsecours

350, rue Saint-Paul Est
Vieux-Montréal Québec

(514) 844-2133

Cascades

SAO

LE DEVOIR

CLAUDINE DÉOM

FORME

UN PLAIDOYER POUR LE PATRIMOINE

Depuis plus de vingt ans, il semble que tout ait été dit (et écrit) à propos du Hunt Club. L'état lamentable du bâtiment laisse croire que l'ancien pavillon du club de chasse à courre vit ses derniers jours. Ce n'est pourtant pas la première fois que de telles rumeurs circulent. Certains craignent toutefois que celle-ci ne soit la dernière.

Abandonné depuis 1976, le pavillon de chasse du Montreal Hunt Club, situé chemin de la Côte-Sainte-Catherine, est à la merci du vandalisme et des rigueurs de l'hiver. En 1996, l'hôpital Sainte-Justine, le propriétaire, renouvelait sa demande de permis de démolition pour l'édifice centenaire en invoquant son état de détérioration avancée (la toiture de l'édifice, jusqu'alors intacte, venait d'être mystérieusement percée). Au cours de l'été dernier, la demande fut de nouveau réactivée auprès de la Ville de Montréal. Cette fois, la sécurité des usagers du stationnement qui jouxte le bâtiment — certains morceaux de la façade menaçaient de se détacher — ainsi que la présence de squatters justifiaient sa destruction.

Qui va à la chasse...

Difficile d'imaginer qu'il fut un temps où la chasse à courre aux renards se pratiquait sur le mont Royal. En 1897, le Hunt Club, une noble institution datant du début du XIX^e siècle, s'installe sur le flanc sud de la montagne au sein des vastes vergers avoisinants le village de la Côte-des-Neiges. Fréquenté par l'élite anglo-saxonne du temps, on raconte que l'endroit était aussi l'hôte de soirées mondaines se déroulant dans un décor éclectique digne de l'époque victorienne.

Si, pour certains, l'intérêt du Hunt Club s'explique par son architecture d'inspiration Queen Ann (que l'on reconnaît entre autres à son intéressante tourrelle et à sa composition asymétrique) dont il est un des rares exemples à Montréal, pour bien d'autres, le bâtiment témoigne d'une époque révolue du temps où la montagne était encore un lieu dominé par la verdure. Le Hunt Club d'aujourd'hui, dont l'environnement champêtre a depuis longtemps disparu au profit d'un stationnement, ne peut que nous rappeler la fragilité du mont Royal, constamment grugé par l'urbanisation. Les chasseurs à leur tour pourchassés — par la croissance de la ville —, le club vend sa propriété aux Jésuites au début des années 30.

À la fin des années 50, l'hôpital Sainte-Justine, venu s'établir dans les parages, se porte acquéreur du bâtiment qui logera des bureaux administratifs et d'autres services de l'institution pendant quelques années.

La conservation des biens publics

À bien y penser, le Hunt Club n'est pas le seul exemple d'un bâtiment patrimonial dont la responsabilité incombe à une institution publique subventionnée — ne l'oublions pas — par les contribuables. En effet, le parc immobilier des universités et des hôpitaux de Montréal (pour ne citer que ceux-là) compte un grand nombre d'édifices dont l'âge vénérable en fait des biens souvent plus fragiles que d'autres, de construction plus récente. C'est donc dire que certains ministères sont fiduciaires de ce patrimoine sans pour autant que sa conservation s'inscrive dans leur mission. «L'hôpital Sainte-Justine a des budgets alloués pour dispenser des soins. C'est sa mission. Nous n'avons pas d'enveloppe budgétaire consacrée à la rénovation du Hunt Club», explique Nicole Saint-Pierre, responsable des communications et des relations publiques pour l'hôpital Sainte-Justine.

Voilà qui est juste, surtout en ces temps difficiles de compressions budgétaires et de salles d'urgence engorgées. Déjà, en 1996, une étude estimait à environ 1,5 million les coûts de restauration (une somme qui, soit dit en passant, ne devrait pas surprendre: après tout, voilà plus de vingt ans que le Hunt Club n'est pas chauffé et protégé convenablement). Bien qu'aucun rapport récent et connu n'ait indiqué une somme précise, il est fort probable qu'il en faudrait autant, sinon plus, aujourd'hui, pour le remettre en état.

Mais, d'un autre côté, comment expliquer que l'hôpital n'ait pas retenu l'option de réutilisation pendant toutes ces années, alors que les coûts se seraient sans doute avérés moins élevés? D'autant que, contrairement à d'autres types de constructions — notamment les églises et certains bâtiments industriels —, les dimensions de l'ancien pavillon facilitaient son recyclage. Plutôt, on a opté pour une construction neuve pour loger le manoir Ronald McDonald au début des années 80 — un bâtiment



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

d'une architecture que l'on qualifierait assez facilement d'insignifiante — ainsi que pour son nouvel agrandissement, dont les murs avoisinent de quelques mètres seulement l'ancien club.

Malgré l'intérêt manifeste du quartier à l'égard du bâtiment et les efforts déployés sans relâche par la Société d'histoire de la Côte-des-Neiges, qui s'est efforcée depuis 1982 de sensibiliser les élus et de chercher avec l'hôpital une solution de réutilisation viable, la démolition constitue la seule solution aux yeux de l'hôpital: «Il aurait fallu élaborer une proposition de financement pour la restauration et les coûts d'entretien du Hunt Club. Or l'hôpital n'a jamais reçu de telles propositions», ajoute Mme Saint-Pierre.

Des mesures de protection à la hauteur?

Étant donné qu'il se situe à l'intérieur du périmètre du site du patrimoine du mont Royal (et ce, depuis 1987), on pourrait croire que le Hunt Club a été assuré, à tout le moins, d'un entretien minimal pendant ces années. Si tel est l'esprit animant la réglementation municipale, son application dans la réalité est malheureusement tout autre.

Bien qu'elle reconnaisse la valeur

Le pavillon de chasse du Montreal Hunt Club

patrimoniale de l'édifice, la position de la Ville est claire: «Il incombe à l'hôpital de veiller à ce que le bâtiment soit barricadé et sécurisé. La Ville considère que le Hunt Club ne présente aucun danger immédiat pour la population à l'extérieur du périmètre de la barricade qui l'entoure. En l'absence de volonté de la part du propriétaire de le conserver, il est difficile pour la Ville d'intervenir davantage dans ce dossier. Nous étudions actuellement la demande de permis et nous avons sollicité un avis auprès du ministère de la Culture et des Communications du Québec», explique François Lemay, chargé de communications au Service du développement économique et urbain de la Ville de Montréal.

Au ministère, où on reconnaît quand même une certaine valeur patrimoniale à l'édifice (en refusant toutefois de le classer en tant que monument historique), le discours fait écho à celui de la Ville: «On ne peut pas forcer le propriétaire d'un bâtiment patrimonial à l'entretenir. Le ministère est disposé à financer des études pour la restauration du Hunt Club et même à octroyer certaines subventions, jusqu'à concurrence de 500 000 \$. On ne peut faire plus», nous informe Monique Barriault, directrice au MCCQ de la direction de Montréal. Tout cela n'est guère rassurant pour le Hunt Club et pour le patrimoine en général.

Même si certains propriétaires (privés ou autres) se veulent de plus en plus soucieux de la préservation de leur propriété ancienne, le cas du Hunt Club démontre qu'il peut être dangereux de s'en remettre uniquement à leur bonne volonté pour protéger notre héritage collectif. À quand l'application d'une médecine préventive pour la conservation du patrimoine? L'occasion d'y réfléchir sérieusement ne s'y prêterait-elle pas bien?

Épilogue

Alors que chacun attend une solution de l'autre, le Hunt Club, lui, agonise comme un pa-

tient mourant à qui l'on souhaite malgré tout un miracle (ou une fin rapide). Le déperissement, qui s'est opéré de façon progressive et sournoise, a atteint un point tel que, advenant sa sauvegarde, on ne saura plus dire bientôt s'il s'agira d'une restauration ou d'une reconstruction. Par ailleurs, on ne peut que constater que cette démolition passive s'opère actuellement sur différents sites de la ville: qu'arrivera-t-il, par exemple, du cinéma York de la rue Sainte-Catherine, récemment acquis par l'université Concordia et qui subit lui aussi, à défaut d'entretien, les affres du temps?

On excusera ce pessimisme. Peu importe le sort que l'avenir réserve au Hunt Club, le plaidoyer d'aujourd'hui ne diminuera en rien l'énorme tort que l'on a fait à notre patrimoine. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que cette triste histoire de patrimoine gâché saura provoquer une action de conservation proactive auprès des institutions et des élus publics. Souhaitons aussi que le cas serve d'exemple au comité de M. Arpin, un groupe de travail formé cet été par Mme Maltais, ministre de la Culture, afin de livrer une politique gouvernementale du patrimoine québécois interpellant l'ensemble des ministères. Qui sait, peut-être qu'un jour l'hôpital Sainte-Justine pourra léguer fièrement aux enfants qu'il aura soignés des traces appartenant à leur passé.

REGARD OBLIQUE

Une nouvelle exposition dans Saint-Henri

Si vous êtes dans les parages du marché Atwater en fin de semaine, un minuscule détour dans Saint-Henri vous permettra d'apprécier une exposition fort agréable de photographies signées Adrien Dubuc. Le personnage, bien connu pour ses clichés publiés dans le journal du quartier, *La Voix populaire*, fait l'objet d'une rétrospective organisée par la Société historique de Saint-Henri.

M. Dubuc, dont la carrière couvre plus de 50 ans d'histoire, a immortalisé les grandes transformations du Sud-Ouest, notamment la démolition de l'église de Saint-Henri à la fin des années 60. Présentée à l'étage de la caserne de la place Saint-Henri jusqu'au 12 décembre, l'exposition (qui compte près de 75 de ses œuvres) témoigne à la fois du drame et de l'humour de la vie quotidienne d'un des quartiers les plus intéressants de Montréal.

L'invitation est lancée, vous ne serez pas déçus...

L'entrée est libre et on se renseigne au (514) 933-1318 pour les heures d'ouverture.



Le Hunt Club en 1898, peu après sa construction.

SOURCE: MUSEE MCCORD

Conférence internationale FERDIE sur le design d'intérieur



Dinah Casson | Casson Mann

Lundi 15 novembre 1999 à 18 h

La conférence se tiendra à la salle Ernest-Cormier du pavillon principal de l'Université de Montréal.
2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Entrée libre, aucune réservation.

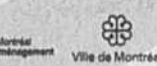
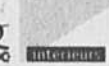
Métro Université de Montréal.

Stationnement payant au 2900, boulevard Édouard-Montpetit.

Renseignements : 514.272.2777



Une exclusivité de DuPont



Le Fonds d'études et de recherches en design intérieur de l'Est remercie ses commanditaires :

DOMCO
DUPONT ANTRON

AIR CANADA
BANQUE DE DÉVELOPPEMENT DU

CANADA
INTÉRIEURS

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
VILLE DE MONTRÉAL

ARC COM FABRIC
BEAULIEU CANADA

BOUY
BUREAU SPEC

BUROPLAN
BUDVISION

CONSTRUCTION ANUNOV
CONSTRUCTION AVICOR

COUVRE-PLANCHERS LABROSSE
FORMICA CANADA

GROUPE AMEUBLEMENT FOCUS
HARBINGER

HAWORTH

HERMAN MILLER

ISAMAX MOBILIER DE BUREAU

J.C.B. ENTREPRENEURS GÉNÉRAUX

MANOLL

LE CHASSEUR BRUCE CHARBONNEAU

LE GROUPE GLOBAL

LE GROUPE OFFICINA

LES MOULINS DE TAPIS CROSSLEY

LES TAPIS ASPECT

MANNINGTON

MARFOGLIA CONSTRUCTION

MENUSIÈRES MONT-ROYAL

PATELLA MANUFACTURIER

PELLICANO SPEC

PAR DESJARDINS CONSTRUCTION

SICO

SOLIFLEX CANADA

STANDARD DESK

STEELCASE

STONIX

TAPIS NATIONAL

TAPTES/SHAW GROUPE COMMERCIAL

TAPIZ

TEKNON

TRUM MOBILIER DE BUREAU

Montmartre en ce temps-là

Côté spectacle, le Centre Molson est un endroit impossible. Va pour le sport d'équipe qui s'y déploie, pour les cris lancés par les supporters de la Sainte-Flanelle, histoire d'empêcher celle-ci de perdre la partie avec trop de honte. Va aussi pour les gros concerts rock, un coup parti. Mais un répertoire d'artiste à savoir un tant soit peu intimiste fait grincer des dents dans ce cadre-là, même si on l'a amputé de la moitié de sa surface pour faire «confidentiel». Raté, pour la confiance. C'est que le gigantisme et, disons-le, la laideur ambiante se marient bien mal avec des paroles chuchotées à l'oreille du spectateur campé dans sa chaise en train de rêver que les mots de la romance s'adressent à lui. Il faut bien de l'imagination pour s'imaginer tisser un lien intime avec un chanteur au Centre Molson. À moins de se fermer les yeux, ou de tomber sur un mage qui transforme l'eau en vin.

C'est dans ce Centre Molson là, après avoir traversé un nombre incalculable de kiosques à patates frites, respiré les effluves émanant de mille casseaux huileux, joué du coude pour se frayer un chemin à travers la foule, c'est là donc que vous finissez par trouver enfin la porte numérotée qui mène à vos sièges, goutte d'eau dans le mer des gradins. Et votre regard survole la masse humaine qui grouille en bas, et vous pensez un moment à fuir. C'est qu'on se croirait dans une arène espagnole à attendre un torero, ou au cœur du Colisée romain à guetter l'arrivée des chrétiens jetés aux lions. Pourtant, ni gladiateurs ni même joueurs de hockey avec un CH tout froissé sur le chandail ne se pointent à l'horizon. Non, en fin de semaine dernière, devant dix mille personnes assemblées en ce lieu apparemment allergique à toute atmosphère d'écoute et de recueillement, s'est profilé sur scène la petite sil-



Odile Tremblay

houette toute noire et menue de Charles Aznavour.

Remarque, c'est dans ce même Centre Molson, où il ne restera plus un seul siège vacant, que Céline Dion aura sa soirée fin de millénaire devant un auditoire endimanché qui surveillera les aiguilles de l'horloge — «Moins dix, moins neuf, moins huit...» — et s'embrassera en criant: «Ça y est, l'an 2000 est arrivé.» Et les gens s'étonneront de trouver qu'un tournant de millénaire ressemble comme un frère à la minute précédente, mais ça, c'est une autre histoire. Sauf que les shows de Céline en décibels et effets spéciaux possèdent certainement plus d'affinités avec le Centre Molson que les complaintes d'un baladin.

Donc Aznavour était là dans cet endroit incongru où il détonnait comme un crocodile sur une banquise. Cinquante années de scène, ça fait parfois le miracle d'insuffler une vraie présence dans un endroit qui se cherche une âme. C'est beau, le métier d'artiste. Parfois, le chantre effaçait de sa voix rauque les murs du méga-amphithéâtre et puis ceux-ci réapparaissaient de nouveau. Le cadre vacillait, tantôt omniprésent, tantôt estompé, comme un clignotant.

La campagne de publicité avait claironné à l'avance: «Un

spectacle entièrement en français». Promis, juré. Englische, non merci! Et l'ombre de la dernière prestation d'Aznavour en nos terres, où il s'était fait huer après avoir entonné trop de chansons en anglais, flottait, lancinante, sur son tour de piste. Alors *Les Deux Guitares*, et la mama qui va mourir, et Venise si triste au temps des amours mortes se sont alignées à la queue leu leu. Rien à redire du côté du français, ni de la nostalgie qui ne fleurit peut-être jamais mieux qu'enroulée sur les lilas de Montmartre.

Je ne sais pas si le public montréalais (dont l'assistant comptait plusieurs têtes blanches) réclamait des chansons en français par principe, par nationalisme exacerbé ou simplement parce que les grands succès du barde étaient bel et bien venus au monde en cette langue. Ce public-là voulait réentendre les refrains d'hier, d'avant-hier et d'avant-avant-hier, ceux qui lui ramenaient sa propre jeunesse en mémoire, celle d'avant la respectabilité, d'avant la maison de banlieue, d'avant le confort et l'indifférence. «Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans...» Et les années s'effaçaient et les mouchoirs sortaient.

Pouvait-il vraiment passer à côté? Aznavour a abordé durant son spectacle l'épineux contentieux linguistique. Il l'a d'ailleurs fait avec le sourire en coin de l'Européen estimant que les Québécois sont bien chatouilleux avec cette histoire-là. Mais bon! Il faut respecter les susceptibilités locales, surtout quand le public en question affiche une fidélité d'un demi-siècle envers vous et qu'il est prêt à débours cent dollars le billet pour votre pomme.

Donc il rigolait un peu de tout ça, Aznavour, s'en tirant avec une piquette pour pouvoir insérer dans son tour de chant *She*, son succès de l'heure, dans la langue du litige,

lançant même habilement au public: «Je ne vous la chanterai pas, à condition que vous ne me le demandiez...» Et les spectateurs, bons princes, de lui réclamer ce *She*, qu'il entonna dare-dare. On a des manières après tout, surtout quand c'est demandé si gentiment... Il faut dire que la dernière fois, même ses textes de présentation étaient en anglais. *Shocking, indeed!*

Remarque, on fait la morale facilement aux autres, question langue de combat, même quand l'autre est Arménien d'origine et qu'en bon Européen, il est polyglotte par surcroît et peut servir ses ballades en italien, en espagnol, toutes frontières abolies. Notre Céline Dion nationale, vedette intouchable en sa patrie, peut bien entonner *My Heart Will Go On* sur la scène des Oscars ou sur la planète entière, qui oserait lui retirer sa québécité à part la députée bloquiste Suzanne Tremblay? Qui lui reprocherait de pactiser avec l'ennemi? Sa célébrité même la garde blottie sur le sein généreux d'une collectivité trop fière de son enfant de Charlemagne, PQ, pour l'accuser de haute trahison. Nul ne lui criera: «En français! En français!», quand elle se pointera à son tour dans cet affreux Centre Molson décoré tant bien que mal pour le Nouvel An, en entretenant les langues de ses chansons. Sa voix demeurera intouchable en espéranto ou en mandarin. Statut spécial.

Deux poids, deux mesures. Y a ceux qui ont le droit et y a les autres...

Pas clair, notre rapport au sujet. Et quand un Français s'étonne qu'on défende avec tant de fougue une langue qu'on se soucie si peu de bien connaître, on répond: «Euh!» On se tortille. Parfois, il n'y a rien à dire, rien à faire, sauf rougir un peu.

otremblay@ledevoir.com

MUSIQUE CLASSIQUE

Fauré et la fibre française



Le *Pelléas* de Fauré a été écrit en 1898, soit quatre ans avant le *Pelléas* de Debussy (photo).

De Gabriel Fauré (1845-1924), qui fut l'élève de Saint-Saëns, l'on retient sa contribution originale au répertoire de piano, la richesse et la variété de ses cycles mélodiques. Malgré son engouement pour la musique de scène, Fauré n'a guère réussi à percer, sauf, momentanément, dans son opéra *Pelléas*, datant de 1914. C'est son *Requiem* que l'on reprend le plus souvent en enregistrement.

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Gabriel Fauré s'éteignait à Paris le 4 novembre 1924, il y a 75 ans. Son œuvre la plus fréquemment enregistrée est le *Requiem*, créé en 1888 à l'église de La Madeleine où Fauré fut chef de chœur avant d'être titulaire du grand orgue, en 1896.

Le critique anglais John Stanley recommandait ainsi, dans son livre *La Musique classique* (éditions Solines), l'enregistrement qu'a réalisé Decca du *Requiem*, celui où la soprano Tiri Te Kanawa et le baryton Sherrill Milnes sont accompagnés par l'OSM dirigé par Dutoit et par le chœur de l'OSM: «Le raffinement des timbres de l'orchestre de Montréal sous la baguette

de Dutoit fait ressortir la chaleur et la dévotion de cette œuvre lumineusement enregistrée. Les parties solos sont remarquables.»

Incidemment, le pianiste Émile Naoumoff vient d'enregistrer pour Concord une transcription pour piano du *Requiem* dont Nadia Boulanger — il fut son élève — soulignait «la sobre et un peu sévère expression de la douleur».

Le musicien-pédagogue avait pris charge, en 1905, du Conservatoire de Paris, peu après le scandale provoqué par le refus d'accorder le prix de Rome à Maurice Ravel, un élève de Fauré. Il y redressa certaines coutumes, cassant la «déséchantée tradition» de Théodore Dubois, son prédécesseur, s'évertuant à ouvrir les élèves à une formation plus complète.

Dès 1903, Gabriel Fauré s'est senti atteint d'une surdité qui ira croissant et qui forcera sa démission du Conservatoire en 1920.

Ce musicien formé d'abord à la musique d'église, à l'école de Louis Niedermeyer, eut occasionnellement des collaborations au *Figaro*; ses articles parus entre 1903 et 1921 parurent en 1930 sous le titre: *Opinions musicales*.

Sobriété et pudeur

Fauré a souvent été appelé à faire vibrer la fibre française de la musique (en réaction à un engouement excessif pour Wagner?). Il fut à deux reprises l'inspirateur d'associations «nationalistes»: la Société nationale de musique (avec *Ars Gallica*) en 1871 et plus tard, grâce à des élèves sur lesquels il exerçait un ascendant, la Société musicale indépendante, laquelle aida à faire connaître les œuvres de Ravel, de Debussy, de Roussel et de Florent Schmitt.

Cette insistance sur la spécificité

d'une musique française semble récurrente. En février dernier, en effet, *Le Monde de la musique* titrait son dossier central: «La musique française, je l'aime, moi non plus...» et l'on s'y demandait notamment «comment chanter ces bijoux au charme suranné?» C'était à l'occasion de la «folle journée» de Nantes, qui consacrait 100 concerts, en un week-end, à la musique française pour laquelle les chefs français n'éprouvent apparemment pas un attrait spontané, sauf s'il s'agit de servir des morceaux choisis comme cette *Fantaisie opus 79* pour flûte et piano dont on est sûr qu'elle plaît.

Il m'apparaît qu'à certaines bonnes pages de Fauré on peut appliquer le jugement d'Anton Kuerti sur la (trop?) fameuse *Sonate n° 13* pour piano de Beethoven: «Trop jouée et trop vulgarisée par les marchands de musique d'ambiance» — on la connaît sous le nom de *Sonate Clair de lune*. Ce qui peut également valoir pour une autre excellente pièce d'anthologie de Fauré: *Après un rêve*, adaptée pour cordes et reprise parmi les *Berceuses et jeux interdits* par Angèle Dubeau et La Pietà (étiquette Analekta).

Les qualificatifs souvent retenus par de nombreux musicologues anglophones pour la musique de Fauré («refined and gentle») n'aident sans doute pas à lui assurer la fidélité de mélomanes exigeants. De Fauré, il vaut mieux se souvenir comme d'un musicien en quête d'un style lyrique marqué par la sobriété et la pudeur.

Cet être raffiné éprouvait pour la musique un amour jaillissant «d'une pensée et d'une nécessité intérieure profondes», d'après le Quillet. Fauré a su refléter les sensibilités littéraires diverses de son époque jusqu'au moment où sa surdité sera source d'un enfermement, d'une «coupure de son temps».

Cet enfermement, il est souligné dans le *Guide de la mélodie et du lied* (Fayard, page 215), Fauré ne semblant s'être intéressé ni au *Pierrot lunaire* de Schönberg ni aux œuvres innovatrices de Stravinski, telles les *Trois poésies de la lyrique japonaise*;

pas davantage qu'à ce que Ravel et Debussy ont façonné à partir de *Trois poèmes de Stéphane Mallarmé*. Œuvres qui campaient l'éclosion de courants en rupture avec les auteurs fin de siècle.

Clarté

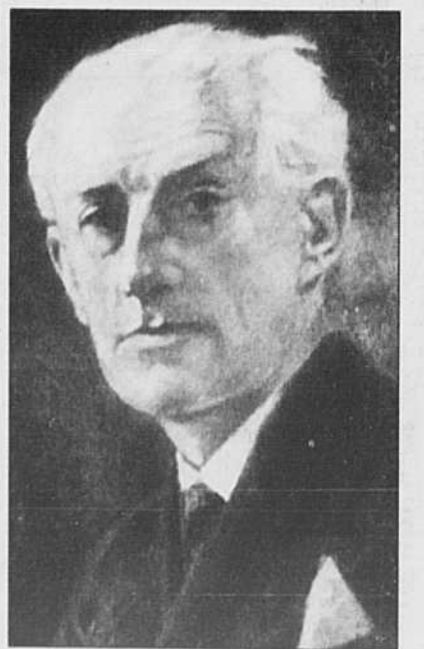
Comme compositeur, Fauré a contribué à enrichir le répertoire pour piano par des pièces d'une facture libre. Sa *Ballade opus 19* pour piano (qu'interprétait lundi dernier à Montréal Naida Cole) date de 1881; elle aurait été l'un des modèles de Proust pour cette «petite phrase» de Vinteuil, dans *À la recherche du temps perdu*, du moins si l'on en croit Jean et Brigitte Massin dans *Histoire de la musique occidentale*. Mais allez donc savoir!

Pour piano également, trois remarquables *Romances sans paroles*, 13 *Nocturnes*, 13 *Barcarolles* et, pour ne pas prolonger indéfiniment la liste, l'œuvre posthume, avec Messager: *Souvenirs de Bayreuth: Fantaisie en forme de quadrille sur les thèmes favoris de l'Anneau de Nibelung* (pour piano à quatre mains).

Il ne faut pas oublier que Fauré fut un mélodiste prolifique (plus de 100 titres) qui s'inspira, dans plusieurs cycles, de poètes comme Verlaine (*La Bonne Chanson* et *Cinq mélodies de Venise*), Hugo et nombre d'autres, tel le symboliste belge Charles van Lerberghe (*Le Jardin clos* et *La Chanson d'Eve*). Dans *L'Horizon chimérique*, dernier des cycles mélodiques (1921), la source est Jean de la Ville de Mirmont. Deux de ses mélodies qui connurent le succès partent de poèmes de Sully Prudhomme: *Ici-bas!* et *Au bord de l'eau*.

Ayant démarré dans une veine largement romantique, sa production de romances et de mélodies évoluera vers un style ascétique. Parmi les pièces souvent interprétées, notons *Clair de lune* et *Les Roses d'Isphahan*. Karina Gauvin, lors d'un Festival de musique de chambre au chalet du mont Royal, a déjà régala les auditeurs des neuf mélodies de Verlaine mises en musique par Fauré: *La Bonne Chanson*.

Fauré a aussi produit plusieurs musiques de scène, notamment pour *Pelléas et Mélisande* de Maeterlinck. Il est à noter que son *Pelléas*, dont l'Orchestre symphonique de Boston et Seiji Ozawa ont livré une émouvante lecture, a été écrit en 1898, soit quatre ans avant le *Pelléas* de Debussy; il précède aussi la musique de scène qu'a tirée du même thème Jean Sibelius et devance de cinq années le poème symphonique d'Arnold Schönberg. Fauré n'est pas «dépassé». La clarté de sa musique, sa pureté et un certain «détachement» sont propres à rétrécir, de façon cyclique, son rayonnement.



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Maurice Ravel

Tant qu'il y aura des matins avec Mario Paquet
Réalisation : Diane Maheux

... IL Y AURA DES RÉVEILS

TOUT EN MUSIQUE!

DU LUNDI AU VENDREDI
De 6 h à 10 h

Maritimes de 7 h à 11 h

95,3 FM Lamèque
98,3 FM Moncton
101,9 FM Allardville
101,5 FM Rimouski
100,9 FM Chicoutimi
95,3 FM Québec
90,7 FM Estrie
104,3 FM Mauricie Centre du Québec
100,7 FM Montréal
102,5 FM Ottawa-Hull
90,3 FM Toronto

chaîne culturelle
Radio-Canada

Grand Prix du livre de Montréal

Grand Prix du livre de Montréal
1999

Les finalistes du Grand Prix du livre de Montréal 1999

Paul Chamberland
En nouvelle barbare
L'Hexagone

D.G. Jones
Grounding Sight
Empyrean Press

Diane-Monique Daviau
Ma mère et Gainsbourg
L'instant même

Aki Shimazaki
Tsubaki
Leméac / Actes Sud

Joël Des Rosiers
Vétiver
Triptyque

La remise du Grand Prix du livre de Montréal aura lieu à l'hôtel de ville de Montréal le lundi 15 novembre 1999 à 11 heures



Ville de Montréal